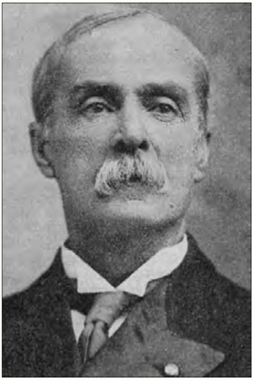
William Chapman

LES FLEURS DE GIVRE

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Maurice Cullen (1866-1934), *Scène de rue en hiver* (vers 1911-1912).



William Chapman (1850-1917)

Le givre

Depuis un mois il neige à flots. La nuit dernière
Il a plu. Maintenant sous la froide lumière
Du soleil hivernal le givre immaculé
Étincelle aux rameaux du grand bois constellé.

Quel séduisant tableau ! quelle vaste féerie !
Chaque fourré devient une cristallerie ;
Et les blancheurs du lait, de la nacre, du sel,
De l’onyx, de l’argent, de la nappe d’autel,
Sur les branches du Pin, du chêne et de l’érable
S’entremêlent dans une harmonie ineffable.
Parfois des rayons d’or frappent l’arbre qui luit,
Et l’on dirait alors qu’au milieu de la nuit
Une fée a touché du bout de sa baguette
Les fûts de la forêt solitaire et muette,
En a fait les piliers d’une église sans nom ;
On songe au merveilleux temple de Salomon,
Aux trésors apportés du Pérou par Pizarre.
Parfois sur ces piliers d’agate et de carrare
Une ombre passe et fait évanouir soudain
Le vif scintillement de ce nouvel Éden.
Et le bois assombri, que nul souffle n’agite,
Devient la grotte où pend la blanche stalactite ;
Le soleil, mi-voilé d’un nuage blafard,
Entre d’épais massifs glisse un tremblant regard, Tandis
qu’aux alentours un feu d’apothéose
Sur les rameaux vitreux met une lueur rose
Projetant sur la neige un reflet de vermeil.
Mais un nuage encor nous cache le soleil :
Le morne clair-obscur des vieilles basiliques
Filtre à peine à travers les fûts mélancoliques
Du temple indescriptible habité par l’Hiver ;
Puis tout à coup des traits lumineux fendent l’air,
Et, frappés par ces traits comme par un bolide,
Le frimas étoilé, le glaçon translucide,
Reprennent leur éclat ; et notre œil ébloui
S’enivre de nouveau d’un spectacle inouï,
Que ne saurait décrire aucune langue humaine
Est-ce un rêve ?… Toujours une nouvelle scène
Du long panorama dessiné par le gel
Se déroule au sommet du grand bois solennel,

Comme un drapeau géant tissé de blanche soie
Sous la mitraille d'or du soleil qui flamboie.
Tantôt, aux vifs rayons qui pleuvent du ciel bleu,
L'immensité s'embrase : on croirait que le feu
Dévore, comme en juin, la forêt centenaire.
Tantôt, dans plus d'un arbre inondé de lumière,
Par un mystérieux et magique travail
La branche se transforme en rameau de corail.
Tantôt, le chêne altier, qu'hier tordait Éole,
Prend l'aspect d'une immense et riche girandole...
Tout ce que le ciseau patient du sculpteur
Dans le marbre ou le bois sait créer d'enchanteur
En ciselant le lis, le lotus et l'acanthe,
Scintille sous les arcs de la forêt géante.
Tout ce que le ciseau du maître à l'œil de feu
Peut, comme un blanc reflet de la maison de Dieu,
Déployer dans l'abside, autour du tabernacle,
Serait terne à côté de ce mouvant spectacle...
Mais peut-être demain le grand flambeau des cieux
Fera fondre les fleurs du givre radieux,
Et tout ce vaste éclat de prodige et de rêve
Devra s'évanouir comme la lueur brève
D'un espoir qui, parfois illuminant nos jours,
Brille quelques moments et s'éteint pour toujours.

LES PREUX

Les Martyrs du Long-Saut

Poème lu par son auteur, à la troisième séance
du Congrès du parler français, à Québec, le 26 juin 1912.

À sa grandeur monseigneur P. Bruchési,
Archevêque de Montréal.

Parcourez, attentifs, toute l'histoire humaine.
De l'éclat de Ninive à la splendeur d'Athènes,
Des travaux de Lincoln aux actes de Zénon,
Du grand Démétrius au grand Napoléon,
Et vous ne lirez pas de plus sublime page
Que celle écrite, au bord de l'Ottawa sauvage,
Avec un sang aussi hardi que généreux,
Par des soldats français qui furent nos aïeux.

Champlain avait fondé Québec. La colonie,
Grâce à son dévoûment et grâce à son génie,
Qu'au berceau les enfants apprennent à bénir,
Plongeait avec espoir son œil dans l'avenir.
À l'appel de cet homme à la vaillance antique,
Les fils de Loyola, traversant l'Atlantique,
Étaient venus verser l'eau du baptême au front
Du farouche Algonquin et du fauve Huron ;
Maintes tribus des bois s'alliaient à nos pères,
Et les seuls Iroquois gardaient, dans leurs repaires,
Où fumaient nuit et jour des cadavres sanglants,
L'amour de l'embuscade et la haine des Blancs
Dont le fer abattait les forêts séculaires.
Déjà le bourg naissant de la Pointe-à-Callières
Avait vu des héros, la croix ou l'arme aux mains,
Tomber sous la fureur de ces monstres humains
Qui promenaient partout le meurtre, l'incendie
Et l'âpre et courageux colon de Normandie
N'osait fouiller le sol aux abords d'un bosquet
Sans avoir déposé près de lui son mousquet Sous les
yeux vigilants de quelque sentinelle.

Un jour, le vent des bois apporta sur son aile
La rumeur que, rêvant de combler les horreurs

De ses assauts sans fin contre nos laboureurs,
La peuplade, encor plus barbare et frénétique,
S’apprêtait à noyer tous les Francs d’Amérique
Dans un fleuve de sang, que pas un pionnier
Ne devait échapper au désastre dernier
Pour l’aller raconter à la mère patrie.

Quel homme sauvera Québec, Ville-Marie,
Trois-Rivières, sur qui, l’enfer dans le regard,
Marchent les Iroquois ?
                                        – Moi, dit Adam Dollard,
Presque un adolescent, né sur le roc celtique.

Et, sans tarder, nourri du pain eucharistique,
Qui triple le courage au cœur de tous chrétiens,
L’altier Breton, suivi de seize Laurentiens,
Jeunes comme leur chef, sous l’œil de Maisonneuve
Toujours stoïque et grand aux heures de l’épreuve,
Quitte la plage où brille aujourd’hui Montréal,
Et, certain de mourir dans un combat brutal,
Qui peut-être fera vivre la colonie,
Il perce, l’arme au poing, la forêt infinie
Pour aller endiguer le fleuve menaçant
Qui doit tout submerger de ses vagues de sang
Et déjà gronde au fond des solitudes mornes.

À peine sous l’arceau des ramures sans bornes,
Que le vent d’avril berce au-dessus de leurs fronts,
Les nôtres sont rejoints par quarante Hurons
Brûlant d’offrir au fier Dollard leur assistance
Contre le sanguinaire ennemi qui s’avance.

Un pacte solennel est fait ; et, sous un ciel
De lapis, dont le pur éclat semble éternel,
Le Long-Saut, quatre jours plus tard, voit la poignée
De ces héros obscurs, maniant la cognée,

Réparer un vieux fort construit, non loin d'un mont,
Par des Indiens amis... Ils s'y retrancheront
Pour attendre, en silence, au guet, dans la prière,
Les démons tatoués sur le sentier de guerre.
Et, pendant que Dollard se prépare au combat,
Le voile de la nuit s'étend ; le vent s'abat ;
La paix de l'infini descend sur la redoute ;
Pas un bruissement de feuille sous la voûte
De la forêt ne rompt le calme solennel
Qui plane sur le mont comme sur un autel :
Seul le grondement sourd des cascades prochaines,
Coupé du sifflement des haches sur les chênes
Et les pins entourant l'étroit rempart de pieux,
Émeut le grand désert sauvage et giboyeux ;
Et si quelque chasseur, marchant à l'aventure,
Passait près du fortin caché par la ramure
D'arbres portant leur cime altière jusqu'aux cieux,
Sans doute il entendrait – murmure harmonieux
Où palpitent l'espoir, l'amour et le mystère –
Les Français réciter, front nu, le « Notre Père ».

Cependant le sommeil clôt plus d'un œil lassé
Dans la redoute obscure où tout bruit a cessé.
Mais le chef des vaillants, toujours anxieux, veille
Et penche, à tout moment, au dehors son oreille,
Et, comme auréolé d'un étrange reflet,
Pieusement dans l'ombre égrène un chapelet
Qu'au moment de quitter la côte d'Armorique
Il reçut, disait-il, d'une main angélique.
Tout à coup, dominant la voix sourde des eaux,
Un hurlement éclate au milieu des roseaux
Que les flots du rapide effleurent et balancent...
Et huit cents Iroquois pêle-mêle s'élancent
Contre la palissade... Échevelés, hagards,
Fougueux comme chacals, panthères et jaguars,
Avec de lourds leviers de chêne ouvrant des brèches

Dans le fort, ils y font grêler pierres et flèches.
En vain les Blancs du plomb de leurs mousquets tonnants
Criblent-ils les nombreux agresseurs étonnants
D'agilité féline et d'audace féroce ;
En vain font-ils sur eux pleuvoir les coups de crosse ;
En vain labourent-ils du bout de longs épieux
Leurs bras nus et sanglants crispés autour des pieux ;
En vain leur lancent-ils leurs haches à la tête :
Rien ne les déconcerte et rien ne les arrête.
À tout prix l'ennemi veut lutter corps à corps.
Mais toujours Dollard voit avorter ses efforts ;
Toujours le grand Breton et sa petite armée
Repoussent, triomphants, la horde décimée.
Et les corps pantelants de deux cents Iroquois
Jonchent déjà le sol épouvanté des bois,
Et plus d'un assiégé, percé d'un dard, succombe.
Le ciel resta serein devant cette hécatombe,
Et la lune, glissant ses rayons à travers
L'épaisse frondaison des chênes déjà verts,
Jusqu'à l'aube éclaira l'attaque forcenée
Des guerriers infernaux.

Cette lutte acharnée
– Les Iroquois battus reçurent du secours –
Se poursuivit ainsi durant douze longs jours.
Confondus, furieux et fous, les cannibales,
Incessamment courbés sous l'ouragan des balles,
Hurlaient comme les loups harcelés par la faim,
Mais, sûrs de triompher, renouvelaient sans fin
L'assaut du fort tremblant et troué comme un crible.
Tandis que, dévorés d'une soif indicible,
Qui força les Hurons à déserter, un soir,
Les Français combattaient sans renfort, sans espoir,
Tour à tour ripostant et priant Dieu dans l'ombre.
Ils avaient vu périr la moitié de leur nombre,
Et plus déterminés que jamais à mourir,

Dollard et ses héros brûlaient d'un seul désir :
Stupéfier par des miracles de courage
Les Peaux-Rouges de plus en plus ivres de rage.

Mais quel est donc le feu qui brûle dans le cœur
Du soldat et lui fait, en déroute ou vainqueur,
Sous les plis en lambeaux d'une vieille bannière,
Répandre tout son sang pour garder une terre
Qu'un brutal ennemi tente de conquérir ?
Et pourquoi les Français semblent-ils mieux nourrir
Que tous leurs fiers rivaux cette flamme féconde
Capable d'embraser ou de sauver un monde ?

Or, depuis Jeanne d'Arc, jamais un pareil feu
N'avait électrisé le peuple aimé de Dieu,
Jamais ses fils n'avaient, pour en marquer l'Histoire,
Fait un geste aussi beau d'héroïsme et de gloire
Que celui qui devait, béni par le Très-Haut,
Rendre immortels les noms des martyrs du Long-Saut,
Rappeler à toujours la défense homérique
Qui sauva de la mort la Gaule d'Amérique.

Et Dollard répétait : – Il nous faut tous périr.
Seul le bras du Seigneur pourrait nous secourir,
Seule la mort mettra fin à la résistance.
Nous défendons le seuil de la Nouvelle-France,
Et, pour atteindre aux murs de Québec menacé,
L'Indien devra marcher sur le dernier blessé ! –

Un matin que la lutte était plus âpre et noire,
Que les Blancs n'avaient plus qu'une eau bourbeuse à boire,
Que le poste comptait à peine dix soldats,
Grand comme Botzaris, Roland, Léonidas,
Dollard, voyant s'ouvrir une nouvelle brèche,
Prend un baril de poudre, y cheville une mèche,
L'allume, et, d'une main qui n'a jamais frémi,

Lance le formidable engin vers l'ennemi…
Mais un rameau mouvant l'arrête et le renvoie…
Et le baril fatal, en éclatant, foudroie
Les derniers preux roidis dans un dernier effort.

Et quand le chef indien pénétra dans le fort
Éclaboussé du sang de la troupe stoïque,
Il vit – scène à la fois horrible et magnifique,
Dont l'évocation fait battre tous les cœurs ! –
Dollard, resté debout seul devant les vainqueurs,
Noir de poudre, en lambeaux, de l'écume à la lèvre,
Échevelé, les yeux agrandis par la fièvre,
Achever à grands coups de hache les mourants,
Pour les soustraire au scalp de bourreaux délirants,
Puis, le crâne brisé par une arquebusade,
S'affaisser lourdement le long d'un camarade.

Devant tant de bravoure et tant de dévoûment,
Les noirs envahisseurs, frappés d'effarement,
Et n'osant attaquer nos bourgades guerrières,
Reprirent le chemin de leurs lointains repaires
Sous les forêts du nord aux grands fourrés dormants.
Mais avant de quitter les décombres fumants,
Ils ouvrirent – maudit soit l'instinct de leur race ! –
Les corps des glorieux défenseurs de la place,
Et, sûrs d'y puiser plus d'audace et de succès,
Dévorèrent le cœur palpitant d'un Français,
Après avoir brûlé jusqu'au dernier cadavre…

Et l'on dit que, le soir de ce drame qui navre,
Un vieux coureur des bois, attiré par le bruit
Du baril explosé dans le poste détruit,
Crut voir – ô vision aussi belle qu'étrange ! –
Un doux fantôme blanc, une femme au front d'ange,
Recueillir de la cendre encor chaude des preux
Qui venaient de verser leur sang si généreux

En couvrant de leurs corps la patrie éperdue,
Puis, d'un geste embrassant la sauvage étendue,
– Comme fait le semeur debout dans son enclos –
L'épandre dans le vent qui caressait les flots,
Les roseaux et les foins, les fleurs et les feuillages.

Cette cendre sacrée a fécondé nos plages ;
Et là même où les troncs d'insondables forêts
Se dressaient vers le ciel, les chênes du Progrès
Balancent au soleil leurs rameaux forts et denses ;
D'opulentes moissons de vertus, de sciences,
Dans un rayonnement d'aurore et d'idéal,
Croissent sous l'infini de l'azur boréal ;
Là même où l'Iroquois tendait ses embuscades,
Brillent de hauts clochers, de superbes arcades
Réfléchissant les feux éblouissants de l'Art...
Oui, grâce au dévoûment sublime de Dollard
Et de ses compagnons, au sein du Nouveau-Monde
Notre race survit, grandit, essaime et fonde,
En gardant sa croyance et sa langue et ses droits
Par le livre, le soc, la parole et la croix.
Oui, grâce à ces héros immortels, l'Espérance
Caresse les enfants d'une seconde France ;
L'avenir radieux sourit aux rejetons
Des tenaces Normands et des vaillants Bretons
Qui, pour peupler nos bords, avaient quitté leurs côtes ;
La nef de nos destins, les voiles toutes hautes,
Sous pavillon anglais cingle avec majesté
Vers le port du Triomphe et de la Liberté !

Cadieux

Légende recueillie dans un chantier forestier de l'Ottawa
par le regretté docteur J.-C. Taché. (Note de l'éditeur.)

À l'honorable monsieur Philippe Landry,
président du Sénat canadien.

C'était aux jours déjà lointains où l'Iroquois
Harcelait les colons, où les coureurs des bois,
Nés sur le sol normand et le granit kymrique,
Promenaient aux déserts vierges de l'Amérique
La force et la valeur des preux du monde ancien.

Parmi ces voyageurs un jeune Laurentien,
Cadieux, était surtout connu pour sa vaillance.
Issu de laboureurs, au sortir d'une enfance
Passée au bord d'un lac vaste comme le ciel,
Cadieux avait quitté le foyer paternel
Pour aller partager, libre de tout servage,
Le sort aventureux d'une tribu sauvage,
Qui pliait le genou devant le crucifix.
Les pères algonquins en lui voyaient un fils
Et chérissaient un chef – le Chef-Blanc. À la chasse,
Il avait l'inlassable adresse de leur race.
Parlant maint dialecte indien, chaque printemps
Il servait d'interprète aux multiples traitants
Qu'attirait sur nos bords le trafic des fourrures.
Et, l'oreille toujours ouverte aux cent murmures
Des ondes et des bois, nuit et jour inspiré
Par la grande nature au langage sacré
Qui fit un immortel du mendiant Homère,
Dans les immensités de notre plage austère
L'aventurier devint poète, et ses chansons,
Qu'il rythmait sur le vol des souples avirons,
Abrégeaient la longueur de ses courses lointaines
Sur les flots orageux et sur les eaux sereines
Où le Progrès devait se frayer un chemin.
La fille d'un sachem avait donné sa main
À ce Laurentien aussi beau qu'intrépide.
L'existence du preux coulait calme et limpide

Comme un ruisseau d'azur, quand, un matin de mai,
En voyage, il apprit d'un trappeur alarmé
Que, prêts à se saisir de la hache de guerre,
Les Iroquois du Nord, victorieux naguère
D'Algonquins qu'ils avaient désarmés et soumis,
Voulaient encor frapper leurs anciens ennemis.
À ce moment Cadieux descendait la rivière
Des Outaouais, guidant de sa voix mâle et fière
Un parti de chasseurs qui, dans de longs canots
D'écorce surchargés de précieux ballots,
Où luisaient peaux de lynx, d'ours, de castor, d'hermine,
S'avançait vers les grands entrepôts de Lachine,
Charmant l'écho des bois noyés dans la vapeur
Avec les gais refrains du chansonnier-trappeur.

Un soir que le parti touchait presque au portage
Des Sept-Chutes, séduit par l'aspect de la plage
Et las de la pagaie, il tira ses bouleaux
Sur un sable d'argent caressé par les flots,
Pour y passer la nuit.
                                        Or, bientôt, par prudence,
Bien que rien n'indiquât, même au loin, la présence
Des guerriers iroquois, Cadieux et ses amis,
Perçant, aux alentours, les fourrés endormis,
Commencèrent d'abattre orme, noyer et chêne,
Pour s'en faire un rempart.
                                                Mais les haches à peine
Ont-elles résonné, que l'un des bûcherons,
À travers le fouillis des rameaux et des troncs,
Voit des masques surgir et grimacer dans l'ombre.
Ce sont les Iroquois qui s'avancent en nombre.
Et soudain Cadieux clame : – En canot ! en canot !
Fuyez !... Dérobez-vous dans les bouillons du saut !...
Fuyez tous !... Moi, je reste, et, seul avec mon arme,
Durant toute la nuit, je ferai du vacarme
Pour tromper les démons. –

Et le hardi Chef-Blanc,
Déchargeant son mousquet sous le grand bois tremblant,
Dont le farouche écho gronde comme un tonnerre,
Éloigne incontinent la bande sanguinaire
Du rapide.
Et plus d'un camarade à Cadieux
Jette, une larme à l'œil, un long regard d'adieux,
Et tous, le front courbé, sur le bord de la berge,
Implorent, confiants, le secours de la Vierge.
Furtivement lancés dans le gouffre aboyant,
Les prudents fugitifs sans bruit vont pagayant...
Voyez-les manœuvrer ! voyez-les dans la brume
Qui s'élève de l'onde écumeuse qui fume !
Ils filent, d'un trait sûr, entre de noirs brisants
Ébranlés par l'assaut des grands flots rugissants.
Ils vont, les yeux dardés dans la vapeur livide.
Jamais un canotier n'a sauté ce rapide.
Ils vont, ils vont, ils vont, et les grands pins du bord
Décroissent derrière eux comme un mouvant décor
Que déroule sans fin une main invisible.
Aux crans, où l'eau déferle avec un choc terrible,
Quelquefois les canots ont l'air de se heurter ;
Mais toujours les trappeurs savent les éviter.
Les roches maintenant se dressent plus nombreuses
Dans le bouillonnement des lames furieuses.
La flottille souvent disparaît tout d'un coup
Sous le jaillissement de la vague qui bout
Comme le flot marin fouetté par la tempête.
Et les batelets sont des copeaux sur sa crête.
Le parti va périr dans l'abîme écumant...
Ô surprise ! ô miracle ! un fantôme charmant,
Un ange aux ailes d'or, rayonne dans la brume,
En avant des chasseurs, et, glissant sur l'écume
De la vague, conduit du geste les esquifs
À travers le dédale horrible des récifs.
Et Cadieux, répétant de distance en distance

Ses coups de feu, toujours trompe la vigilance
Des Peaux-Rouges, qui n’ont pas vu les voyageurs
S’éloigner, entraînés au fil des flots rageurs
Du saut vertigineux, où la nuit sans étoiles
Étend déjà les plis ténébreux de ses voiles.
Par moments le divin pilote disparaît
Sous le dais ondoyant de l’immense forêt,
Quand le danger paraît moindre pour la flottille ;
Mais avec plus d’éclat l’ange de nouveau brille
Pour lui montrer la route aux lacets mugissants
Dès que les rocs plus drus se font plus menaçants.

Enfin les canotiers, épuisés par la lutte
Contre les tourbillons de la septième chute,
Entrent dans un bassin au cristal calme et clair
À peine caressé par un frisson de l’air.
Et, bientôt débarquant sur une large grève,
Ils tombent à genoux ; et, pendant que s’élève
Vers le ciel l’action de grâces de ces preux,
Le guide aérien, l’être mystérieux,
Qui devant eux glissait tout à l’heure sur l’onde
Brisant contre les rocs sa masse furibonde,
Apparaît derechef, une dernière fois,
Et, pour les éclairer dans l’ombre des grands bois,
Son essor radieux illumine la plage.

Les fugitifs, cachés sous la forêt sauvage,
Comme enivrés des bruits lointains du flot hurlant,
Attendirent cinq jours l’héroïque Chef-Blanc.
Mais, perdant tout espoir de le voir reparaître,
Croyant que leur sauveur avait péri peut-être,
Ou qu’il comptait encor, là-bas, sur leur retour,
Ils battirent d’abord les fourrés d’alentour,
Scrutèrent du regard tous les coins du rivage,
Puis, suivant le sentier tortueux du portage,
Ils gagnèrent l’endroit où le vaillant Cadieux,

Pour sauver ses amis, s’était séparé d’eux,
Et, de là, s’enfonçant dans la nuit insondable
Des plus vastes forêts du pays de l’érable,
Durant une semaine, ils cherchèrent en vain...

Le héros vivait-il ? Était-il mort de faim ?
Un Indien portait-il, pendue à sa ceinture,
Ruisselante de sang, sa belle chevelure ?
Mystère !
Exténués, sans boussole, sans pain,
Les chercheurs s’apprêtaient à rebrousser chemin,
Quand soudain une croix brute, émergeant de terre,
À quelques pas d’eux, leur expliqua le mystère.
Et, s’étant approchés, mornes, silencieux,
Au pied d’un pin géant ils trouvèrent Cadieux
Mort et gisant au fond d’une fosse béante
Qu’il avait pu creuser de sa main défaillante.
Il semblait sommeiller, à demi recouvert
D’un épais linceul fait de feuillage encor vert.
Un sourire entr’ouvrait sa bouche froide et blême.
Ses maigres doigts roidis étreignaient un poème
Naïf comme son cœur, amer comme un sanglot,
Écrit sur un fragment d’écorce de bouleau ;
Et sa face, gardant cette vague lumière
Qu’au front des défunts met la suprême prière,
Semblait, dans le silence et dans l’immensité,
Réfléchir les rayons de l’immortalité.
Le poème trouvé dans la main noble et sainte
Qui venait de l’écrire était une complainte.
On y lisait l’adieu que l’aëde-martyr
Adressait à l’épouse au moment de mourir.
On y croyait sentir encor frémir la lèvre
Du malheureux tué par la faim et la fièvre

En voulant échapper au Peau-Rouge cruel,
On y croyait entendre encore ce qu'au ciel
Il avait demandé, *par un si grand désole*[*],
Lorsque sa tombe seule entendait sa parole.

[*] Dernier hémistiche du sixième couplet de la complainte trouvée dans la main de Cadieux couché dans sa fosse. (NdÉ)

Un jour, les bûcherons qui vont, tous les hivers,
S'ensevelir au fond de nos mornes déserts,
Se prirent à chanter la complainte héroïque.
Deux siècles ont déjà passé sur l'Amérique
Depuis qu'elle vibra pour la première fois.
Elle résiste au temps et reste fraîche et neuve ;
Et, tant que l'Ottawa coulera vers le Fleuve,
Tant que le Saint-Laurent se perdra dans la mer,
Tant qu'un Canadien-français se dira fier
De sortir de la race intrépide et féconde
Qui sacra de son sang le sol du Nouveau-Monde,
Tant qu'il se vantera d'honorer pour aïeux
Les hardis pionniers qui firent sous nos cieux
Germer le saint froment des œuvres les plus pures,
Et tant qu'il aimera narrer les aventures
Des vieux coureurs des bois croyants et courageux,
Quelqu'un répétera les couplets de Cadieux.

Montcalm

Poème lu devant le monument du héros de Carillon,
à Vestric-Candiac, France, par monsieur Dumazert,
du Théâtre national de l'Odéon, le 23 juillet 1910.

I

Le front nimbé des purs rayons de la fierté,
Le torse débordant de la sève féconde
Qui gonfle les rameaux de l'arbre Liberté,
Cent ans au Canada la France avait lutté
Pour peupler de ses fils le sol de tout un monde.

Cent ans Bretons, Normands, Picards et Saintongeais
Avaient, maîtres nouveaux d'une nouvelle terre,
Poursuivi noblement d'audacieux projets
Et vaincu, sur les eaux, dans les champs, les forêts,
La vieille Barbarie et la vieille Angleterre.

Mais les âpres soldats d'Albion, plus nombreux,
Menaçaient d'écraser ces gagneurs de batailles.
Les agresseurs déjà triomphaient, car nos preux
À travers l'Océan farouche et ténébreux
Vainement imploraient des renforts de Versailles.

Louis quinze était sourd à leur appel navrant
Cependant l'odieux et funeste monarque,
Honteux d'abandonner le Canada mourant,
Dépêcha vers les bords lointains du Saint-Laurent
Un guerrier du Midi, qu'eût exalté Plutarque.

Et Montcalm traversa l'Atlantique écumeux.
Le paladin, épris des héros de Corneille,
Fidèle au souverain, fier d'ancêtres fameux,
Dès sa jeunesse avait, intrépide comme eux,
Accompli des exploits dont l'esprit s'émerveille.

Fougueux comme Kléber, humble comme Marceau,
Fascinant ses soldats, cet homme de génie,
Chez qui toute infortune éveillait un écho,
Pouvait, malgré l'échec du brave Dieskau,
Dans un tragique effort, sauver la colonie.

Et dans la paix des bois il captive le cœur
Des farouches Indiens ; il noue une alliance
Capable d’endiguer le flot spoliateur.
Tous les bras sont tendus vers le libérateur
Qui promet le salut de la Nouvelle-France.

Et, confiant, guidé par l’astre du Destin,
Il attaque deux forts, y bat Mercer et Moore,
Y fait maints prisonniers, un opulent butin…
Chouaguen et William-Henry diront sans fin
Les prodiges que sait enfanter la bravoure.

Abercromby, l’audace au front, l’épée au clair,
Sur Carillon cerné bientôt se précipite.
Jamais le fier Montcalm n’apparut aussi fier.
Six heures il affronte un ouragan de fer…
Et, le soir, les couleurs anglaises sont en fuite.

Un long *Te Deum* fait répéter aux échos
Que par les Francs Dieu frappe encore pour l’Histoire ;
Et l’ange du pays vient baiser nos drapeaux
Et couvrir de lauriers plus brillants et plus beaux
Nos preux ivres de joie et tout chargés de gloire.

II

Mais la famine va torturer les colons
Qui depuis bien des jours poussent des cris d’alarmes.
Pendant que nos soldats luttent sous des haillons,
Vergor et Bigot font danser les millions,
Se repaissent du sang de la patrie en larmes.

Et le grand dictateur Pitt jure à l’univers
De sauver son pays condamné par Walpole,
De faire à ses marins dompter toutes les mers

Et promener, malgré trahisons et revers,
Son pavillon vainqueur de la Floride au Pôle.

Le nouveau Du Guesclin sans peur et sans égal
Ne peut que prolonger l'existence virile
De Québec épuisé, marqué du sceau fatal...
« Je serai Fabius et non pas Annibal »,
Dit-il au lendemain d'un triomphe inutile.

Du feu des dévoûments constamment dévoré,
Consacrant tout son être au Canada qui sombre,
Il répète souvent : « Je m'ensevelirai
Sous les débris fumants du pays engouffré
Plutôt que de céder à la force du nombre ! »

Et Bougainville en vain va supplier la cour
De secourir un peuple exaspéré qui pleure
Tandis qu'à Trianon danse la Pompadour.
Montcalm abandonné doit – il l'a dit, un jour –
Du suprême désastre entendre sonner l'heure.

III

L'heure sonna bientôt. – Guidés par un Judas
Des bords du Fleuve au front d'une haute falaise,
Dans une vaste plaine, un matin, l'arme au bras,
Apparurent, non loin du camp de nos soldats,
Dix mille champions de la bannière anglaise.

Le fier marquis courut, suivi de ses héros,
Du grand Wolfe attaquer la phalange homérique...
Oh ! qui pourra chanter sur des rythmes nouveaux
La bravoure et l'élan des bataillons rivaux
Qui devaient décider du sort de l'Amérique ?

Le combat fut aussi meurtrier qu'inégal.
Le souffle des lions gonflait chaque poitrine.
Montcalm périt, les reins percés du fer brutal,
Mais sans voir des Anglais l'orgueilleux général
Arborer son drapeau sur Québec en ruine.

Wolfe tomba lui-même en la mêlée, heureux
D'entendre en expirant des clameurs triomphales.
Par le nombre écrasés, nos guerriers valeureux,
Devant qui tant de fois avaient fui tant de preux,
Venaient de reculer sous la grêle des balles.

La Déroute emporta ces combattants fougueux
Dont Crémazie a dit les tragiques prouesses...
Le sort jaloux, hélas ! trahissait nos aïeux ;
Et dans les bourgs naissants, la veille encor joyeux,
Éclatèrent bientôt de longs cris de détresse.

Un deuil sans nom couvrit nos champs et nos forêts ;
Et, comme l'albatros blessé, traînant son aile,
L'antique drapeau blanc, troué par les boulets,
S'abaissa sous l'essor de l'étendard anglais
Et s'enfuit pour toujours vers la Gaule immortelle.

IV

Plus d'un siècle a passé sur Québec grandissant
Depuis l'heure où, ployant sous la désespérance
Qui torturait un peuple à peine adolescent,
Nos pères, noirs de poudre et maculés de sang,
Y virent s'envoler les couleurs de la France.

Plus d'un siècle a passé ; mais toujours sous nos cieux
Nous vénérons Montcalm, nous chérissons la race
Dont sortit ce vaincu superbe et glorieux.

Pour nous son souvenir, vivace et radieux,
Auprès du conquérant a servi de cuirasse.

Montcalm, mort, peut encor rappeler au vainqueur
Que les vrais Canadiens, sentant dans leur artère
Le sang qui cinquante ans fit battre son grand cœur,
Sont dignes de marcher au chemin de l'Honneur
À côté des enfants de la noble Angleterre.

Oui, grâce au dévoûment de cet audacieux,
Sous les plis triomphants du drapeau britannique
Nous marchons fièrement et l'espoir dans les yeux,
Loyaux, nous conservons le parler gracieux
Apporté sur nos bords du fond de l'Armorique.

Oui, Montcalm est toujours couronné du rayon
Qui resplendit au front des plus grands capitaines ;
Et, comme Washington illustra l'Union,
Sur les deux continents l'homme de Carillon
Sut immortaliser les plages canadiennes.

Du pays du condor au pays de l'eider,
Sous la solive brute et la voûte idéale
Son nom de patricien, harmonieux et clair,
Brille de la splendeur que dans les nuits d'hiver
Déroule en notre ciel l'aurore boréale.

Rien ne peut de ce nom ternir l'éclat serein,
Et, défiant le temps, l'oubli, l'indifférence,
Impérissable, il doit survivre au double airain
Dressé, pour honorer le héros souverain,
Sur le sol généreux de l'une et l'autre France.

Et de même qu'un jour, aux bords laurentiens,
Wolfe et Montcalm mourants – ô le sublime rôle ! –
Formèrent de leur sang chaleureux les liens

Qui font fraterniser, sous les toits canadiens,
Les fils de l'Albion et les fils de la Gaule ;

De même, en érigeant les monuments jumeaux
Qui diront la valeur du paladin stoïque
Tombé comme le grand Roland à Roncevaux,
Nous avons pour toujours uni de nœuds loyaux
Les Francs de l'ancien monde aux Francs de l'Amérique.

Debout, Canadiens-français !

Chant national (musique de Roch Lyonnais).

Nous sommes des fils de guerriers,
Et nos pères, pleins de vaillance,
Vinrent au bord d'un fleuve immense
Planter leurs étendards altiers.
Durant un siècle, sur nos plages
Ces lutteurs au bras redouté
Pour la France et la chrétienté
Déployèrent tous les courages.

Debout, Canadiens-français !

Luttons comme ont lutté nos pères !
Au milieu de races prospères,
Déroulons au vent du Progrès,
Qui souffle à travers les forêts,
Nos vieilles et saintes bannières !
Luttons comme ont lutté nos pères !

Debout, Canadiens-français !

Forts d'une foi que rien n'émeut,

Comme les Croisés, leurs ancêtres,
Ces preux, marins, soldats et prêtres,
Partout répétaient : « Dieu le veut » !
Jusqu'aux glaçons géants du Pôle,
De l'Équateur au Grœnland,
Ils dirent, dans leur noble élan,
Les refrains bénis de la Gaule.

Debout, Canadiens-français !

Ils furent grands dans le danger,
Ils furent beaux dans les batailles...
Mais, hélas ! la cour de Versailles
Céda leurs bords à l'étranger.
Orgueilleux, malgré la conquête,
Ces hommes au cœur de lion
Sous la bannière d'Albion
Ne courbèrent jamais la tête.

Debout, Canadiens-français !

Fidèles aux maîtres nouveaux,
Et toujours pleins d'ardeurs guerrières,
Pour chasser l'Aigle des frontières,
Nous avons suivi leurs drapeaux.
Des conscrits, altérés de gloire,
Vainquirent un peuple aguerri ;
Et le nom de Salaberry
Luit comme un soleil dans l'Histoire.

Debout, Canadiens-français !

Le sang ne rougit plus nos prés ;
L'astre du Travail y flamboie,
Et sur tous nos foyers en joie
La Paix répand ses fruits dorés.

L'Espoir de ses rayons inonde
Tous les cœurs et tous les cerveaux…
Demain nous serons les rivaux
Des grands peuples de l'ancien monde.

Debout, Canadiens-français !

L'ANNÉE CANADIENNE

À Alfred Brun

Tu n'as jamais sondé des yeux l'immensité
De nos bois giboyeux, de nos fertiles plaines ;
Notre fier Saint-Laurent n'a jamais reflété
Ta voile dans les plis de son grand flot bleuté…
Et tu t'épris pourtant des plages canadiennes.

Tu chéris le passé qu'avec tant de succès
Crémazie évoqua sur sa lyre attendrie.
Notre histoire, là-bas, t'enflamme, car tu sais
Que tes nobles aïeux ont de leur sang français
Fécondé pour toujours le sol de ma patrie.

Mais je crains bien d'avoir espéré vainement
Étreindre sous mon ciel ta main chaude et loyale.
Aussi, pour te montrer, malgré l'éloignement,
Ce ciel tout à la fois rigoureux et clément,
J'ai dessiné les mois de la terre natale.

Mais il m'aurait fallu les crayons immortels

Échappés à la main d'un Virgile ou d'un Dante...
Je rêve, malgré tout, qu'aux vieux champs paternels.
Tu croiras reconnaître en mes humbles pastels
Un petit coin fleuri des bords de la Charente.

Janvier

Il fait froid. Les blizzards soufflent, et nul rayon
Ne dore des forêts les blancheurs infinies ;
Mais Noël sur nos seuils laissa comme un sillon
De clartés, de parfums, de paix et d'harmonies.

Et sur l'épais verglas des chemins boulineux,
Sur les trottoirs glissants et clairs comme l'agate,
Dans les logis obscurs, sous les toits lumineux,
L'allégresse loquace et tapageuse éclate.

En vain la neige à flots tombe des cieux brouillés,
En vain le grand réseau polaire nous enlace,
En vain le fouet du vent nous flagelle la face,
Nos cœurs ont la chaleur des bords ensoleillés.

Nos cœurs français n'ont rien des froideurs de la bise
Qui tord l'arbre souffrant et mort presque à moitié,
Et nous nous enivrons de la senteur exquise
Qu'épanche sur nos fronts l'arbre de l'Amitié.

Ce vif rayonnement de joie en tous sens brille
Et glisse jusqu'au gîte isolé du colon.
Aux tables des fricots le sel gaulois pétille,
Et tout un monde gigue au son du violon.

Les somptueux salons sont ruisselants de flammes,
Et sous le flamboiement des lustres de cristal,

Comme un écho divin, la musique du bal
Emporte en ses replis prestigieux les âmes.

Dans tout cercle du soir plus vive est la gaîté,
Pendant que sur les toits sanglote la rafale,
Ou qu'au ciel éclairci l'aurore boréale
Déroule les splendeurs de son voile enchanté.

Février

Le soleil maintenant allonge son parcours ;
L'aube plus tôt sourit aux bois impénétrables ;
Mais l'air est toujours vif, l'autan rugit toujours
Parmi les rameaux nus et glacés des érables.

L'avalanche sans fin croule du ciel blafard ;
Nos toits tremblent au choc incessant des tempêtes.
Cependant à travers bise, neige, brouillard,
Nous formons de nos jours une chaîne de fêtes.

Et tous les rudes sports d'hiver battent leur plein
Au milieu de clameurs follement triomphales ;
Sur des flots dont le gel fit un cirque opalin
Les grands trotteurs fumants distancent les rafales.

Sur le *ring* ou l'étang par le vent balayé
Le gai patineur file ou tourne à perdre haleine.
Le sourire à la lèvre et la raquette au pied,
Des couples d'amoureux cheminent dans la plaine.

Par un souffle inconnu chacun est emporté.
Dans tous les yeux le feu du plaisir étincelle ;
Et dans le bourg naissant comme dans la cité
Le bruyant Carnaval agite sa crécelle.

Les hôtels sont bondés de lointains visiteurs.
Maint pierrot dans la rue étale sa grimace.
La nuit, torches aux poings, les fougueux raquetteurs
S'élancent à l'assaut des grands palais de glace.

À d'émouvants tournois la multitude accourt.
Tout le peuple s'ébat, tout le peuple festoie,
Car, puisque Février est le mois le plus court,
Il voudrait s'y griser de la plus longue joie.

Mars

L'interminable hiver tente un dernier effort,
Pour enfouir la terre et refroidir l'espace :
Sous le souffle effréné de l'ouragan du nord
De plus en plus la neige en tourbillons s'entasse.

Et cette blanche mer déferle dans le vent
Par-dessus les taillis aux branches dénudées.
Les chars dans les ravins comblés bloquent souvent
Sous l'amoncellement continu des bordées.

L'air glacial est lourd de morbides vapeurs.
Nous sortons peu. Le soir près du feu nous rassemble ;
Et les vieux dolemment racontent là des peurs
Qui font frémir l'enfant, blêmir l'aïeul qui tremble.

La cruelle saison sème au hasard les deuils.
Pour les hôtes des bois partout se cache un piège,
Et le braconnier traque orignaux et chevreuils
Aveuglés du grésil, empêtrés de la neige.

Tout souffre, hommes, bétail ; tout pleure, arbres, échos...
Dans son grenier gémit le pauvre, maigre et pâle,

Et l’on croit par moment entendre ses sanglots
À travers les cent bruits de la bise qui râle.

L’aurore ne luit plus sur les monts sourcilleux.
Rien ne fait pressentir la fin des jours livides...
Et si parfois un coin d’azur émerge aux cieux,
L’hiver croule à flots plus drus sur les Laurentides.

Mais de même qu’après le déluge, un matin,
L’arc-en-ciel rayonna dans sa splendeur première,
Le clair soleil pascal, qu’on croyait presque éteint,
Demain va tout dorer de sa blonde lumière.

Avril

Aux rayons rutilants d’avril la neige fond,
Chaque route s’effondre et tout sentier s’efface,
Les vastes flots grondant du fleuve écumeux font
Voler en lourds éclats ses entraves de glace.

Pas un nuage au ciel ! pas un souffle dans l’air !
Les baisers du soleil argentent les ramures,
Et des pins, dont les vents tordaient la cime hier,
Vers l’éther lumineux montent de gais murmures.

Dans les bois le dégel vernal clôt les chantiers.
Le sol n’y tremble plus des chocs de l’abattage.
Les voyageurs d’en haut, aussi joyeux qu’altiers,
Sac au dos, en chantant, reviennent au village.

De retour avec eux, ivres de liberté,
Autour de nos logis s’ébattent les corneilles...
Des aspects et des bruits nouveaux de tout côté
Émerveillent nos yeux, enivrent nos oreilles.

Les frais ruisseaux d’argent, où le ciel transparaît,
Roucoulent dans le creux des combes embaumées…
En spirales d’azur, à travers la forêt,
De mille feux ardents s’élèvent des fumées.

Sous les éclats couvrant leurs huttes en bois ronds,
– Comme perdus au sein du désert insondable, –
Les vaillants sucriers, penchés sur leurs chaudrons,
Surveillent la cuisson du blond sucre d’érable.

Déjà sous l’outremer des grands cieux éclatants
La terre sent frémir en elle les pervenches,
Déjà vaguement flotte une odeur de printemps,
Et les premiers bourgeons éclatent sur les branches.

Mai

Sur le fleuve ruisselle une lumière chaude,
Et l’immuable azur sourit au flot mouvant.
Le feuillage tressaille aux caresses du vent.
Où le givre brillait rayonne l’émeraude.

Le vallon redevient un coin du paradis.
Tout scintille, tout chante et tout s’idéalise,
Et le merle, amoureux, nuit et jour vocalise
Sous le dais ondoyant des bosquets reverdis.

La ramure se lustre et la vague s’irise.
L’air est lourd du parfum capiteux des lilas.
Du ruisseau, que figeaient glace, neige et verglas,
Des trils d’harmonicas s’envolent dans la brise.

Le Nord laurentien lui comme le Midi ;
Nos eaux ont tout l’éclat des miroirs de Venise,

Et les palais flottants, que heurta la banquise,
Reviennent sillonner leur cristal attiédi.

Le soc d'acier, tranchant et clair comme le glaive,
Rouvre l'âpre jachère où dormaient les grillons,
Et des guérets fumants, inondés de rayons,
Vers l'ostensoir des cieux un encens d'or s'élève.

Sous l'étincellement du plus riant des mois
L'âme s'émeut, le spleen s'enfuit, le sport s'agite,
Et sur des lacs lointains, où foisonne la truite,
Les pêcheurs joyeux font merveille au cœur des bois.

Et la brise, frôlant les grands flots de turquoise,
Nous apporte la voix mâle des gais flotteurs
Qui, sur leurs longs radeaux aux sauvages senteurs,
Chantent à plein gosier : « C'est la belle Françoise ».

Juin

Très tard le soleil sombre à l'horizon fumant,
Qui garde dans la nuit ses luisantes traînées.
Le fécond Prairial sous un clair firmament
Prodigue la splendeur des plus longues journées.

Une flamme de vie emplit l'immensité.
Le bleu de l'eau miroite... Adieu la nostalgie !
L'Été s'épanouit dans toute sa beauté,
Dans toute sa verdeur et toute sa magie.

Des vagues de lumière inondent les halliers ;

Les oiseaux de leurs chants enivrent les bocages,
Et, gais et turbulents comme eux, les écoliers
– Les vacances ont lui – s'évadent de leurs cages.

Sur les arbres, les fleurs, les ondes, les sillons,
Partout nous entendons vibrer l'âme des choses…
Nous voyons par milliers éclore papillons,
Anémones et lis, trèfles, muguets et roses.

Et l'écureuil criard et le bouvreuil siffleur
De nos vastes forêts font tressaillir les dômes…
Les pruniers, les sureaux, les pommiers, sont en fleur,
Et nul mois canadien ne verse autant d'arômes.

Des souffles caressants frangent nos grandes eaux.
Un invisible encens flotte sur chaque grève ;
Et, tels les pins, les foins, les mousses, les roseaux,
Nous entons en nous plus de chaleur, plus de sève.

Nous aimons mieux nos bois, nos champs ;
/ nous aimons mieux
Nos pères, dont le culte à nos foyers persiste…
Et dans l'air embaumé vibre l'écho joyeux
Des chants et des vivats de la Saint-Jean-Baptiste.

Juillet

Le soleil brûle au fond de l'immense ciel bleu.
Pas un lambeau de vent ne traîne sur les ondes.
La canicule étreint dans un cercle de feu
Jusqu'aux sapins touffus des savanes profondes.

Les ruisseaux ont cessé leurs chants dans les vallons ;
Les coteaux sont jaunis, les sources desséchées ;

Le grillon, accablé, se tait sur les sillons ;
Le papillon se meurt sur les roses penchées.

Tout souffre et tout gémit dans ce nouvel enfer ;
Et, pâles et poudreux, en quête d'un asile,
Les citadins hier ont déserté la ville
Pour humer l'air léger des monts ou de la mer.

Mais l'effluve est aussi lourd dans le Bas-du-fleuve,
Et le brun riverain, la faux sifflante aux poings
En ouvrant sa tranchée à travers les grands foins,
Péniblement halète, imprudemment s'abreuve.

Le soleil parfois semble une flaque de sang,
Et soudain un nuage à la frange écarlate
Monte de l'horizon. L'orage menaçant
Accourt. Déjà l'éclair brille, la foudre éclate.

Bientôt le ciel voilé laisse couler ses pleurs :
Sous cette aspersion sonore, fraîche et dense,
Les arbres, les épis, les ajoncs et les fleurs
Ont l'air de s'incliner devant la Providence.

Mais l'azur resourit au terroir tout trempé,
Et, le soir, sur le pas de nos portes ouvertes,
Nous nous grisons de l'âcre odeur des feuilles vertes,
De l'orge blondissante et du foin frais coupé.

Août

Le soleil est toujours brûlant ; et les blés d'or,
Autour des seuils, au bord des eaux, le long des sentes,
Au souffle assoupissant du fiévreux Thermidor
Balancent tristement leurs ondes languissantes.

Avec les blés les fruits, déjà mûrs, charment l'œil.
L'ombreux verger rougeoie, et le pré chaud rayonne.
Notre terre féconde étale avec orgueil
Tous les dons de Cérès, tous les dons de Pomone.

Le soleil est toujours brûlant ; mais les campeurs
S'ébattent dans les flots de l'aurore aux étoiles.
Et le soir, dans les plis transparents de ses voiles,
Nous apporte parfois d'enivrantes fraîcheurs.

La rosée à foison choit des blanches nuées
Sur les gazons roussis ; et, belle d'abandon,
Mainte femme alanguie, accoudée au balcon,
Livre au vent de la nuit ses tresses dénouées.

Tous les amusements ont fuit de la cité.
De Vaudreuil à Gaspé le plaisir nous allèche,
Nous prodigue les bains, les régates, la pêche,
Le gazouillis des eaux, l'air et la liberté.

Le soleil est toujours brûlant ; mais de nos rives
Et de nos monts altiers, en de bruyants essaims,
Les touristes cossus des grands États voisins
Animent les hôtels, les bosquets, les eaux vives.

Et, pendant qu'assoiffés de frais, de gais flâneurs
S'en vont, sous le feuillage ombreux, manger sur l'herbe,
Revenus de leurs champs glanés, des moissonneurs,
Joyeux, le *rye* en main, mouillent la grosse gerbe.

Septembre

Sur le chaume odorant des champs silencieux
L'âpre paysan lie encore les javelles.

Des torrents de rayons plus chauds tombent des cieux.
Le Fleuve est caressé par des brises nouvelles.

Le dais du firmament aussi paraît nouveau ;
Et l'on dirait, tant l'air est limpide et sonore,
Que sous le calme azur teint de reflets d'aurore
S'épanouit pour nous un second renouveau.

Les arbres cependant ont épuisé leur sève ;
Mais, comme le feu jette un éclair en mourant,
Sous la flamme du jour qui se couche ou se lève,
Plus d'éclat brille au front du grand chêne souffrant.

Et le soleil fécond, en rougissant les grappes,
Revêt de pourpre et d'or l'érable sans verdeur.
L'arbre national a toute la splendeur
Du manteau solennel des césars et des papes.

Souvent des coups de feu réveillent les échos :
Les nemrods matineux viennent d'ouvrir la chasse,
Et dans les fonds, les prés, sur les monts et les flots
Poursuivent le canard, l'outarde, la bécasse...

Écoutez maintenant chanter, au coin du bois,
Les brayeuses. Leur voix est si fraîche et si douce...
Tout est joie et lumière, et, vers le soir, parfois
L'oiseau gazouille encor près du vieux nid de mousse.

Pourtant hier l'averse a grossi les ruisseaux,
Dérobant tout le jour les plaines éthérées ;
Et, transis par l'air vif et moite des soirées,
Bientôt les citadins vont revenir des eaux.

Octobre

Le ciel est tout couvert de nuages marbrés.
L’écho vibre au lointain comme un bronze d’alarmes.
Chaque nuit le gel mord les rameaux diaprés,
Et les feuilles des bois tombent comme des larmes.

Il vente, il grêle, il pleut. Les lourds torrents gonflés
Dans les vallons déserts grondent comme les fauves.
Pour des bords plus cléments les maestros ailés
Désertent, inquiets, les bosquets demi-chauves.

Des rayons hésitants tombent comme à regret
Du sombre firmament sur la terre alarmée…
Adieu les fleurs ! adieu les chants sous la ramée !
Adieu les rendez-vous au bord de la forêt !

Mais, comme le flambeau divin de l’espérance
Fait envoler la nuit de tout cœur douloureux,
Le radieux soleil percera de ses feux
La brume qui dérobe aux yeux l’azur immense.

Midi flamboie encore, et les pêcheurs, toujours
Patients, sur les eaux laissent flotter leurs lièges.
Les vieux trappeurs, campés au fond des grands bois
sourds, Le fusil sous le bras, vont visiter leurs pièges.

De l’aube jusqu’au soir, sur le sol morne et froid,
Qui berce au vent sapins, ormes, frênes, érables,
Retentissent des chocs sinistres, formidables,
Où se mêlent des cris de triomphe et d’effroi.

Ce sont les défricheurs qui causent ces vacarmes :
Avec le fer brutal ils renversent les fûts
D’arbres portant jusqu’à l’éther leurs fronts touffus…
Et les feuilles toujours tombent comme des larmes.

Novembre

L’érable nu frissonne, et de jaunes débris
Chaque sentier se couvre et chaque seuil s’encombre.
La rafale à travers les branches a des cris
Plaintifs comme le glas qui sanglote dans l’ombre.

Les bruits assourdissants croissent sous les grands bois
Agités et tordus comme une sombre houle.
Les hommes de chantier sont partis pour cinq mois,
Et le grand pin rugueux sous la hache s’écroule.

Un souffle sépulcral passe sur les vallons,
Les coteaux, les étangs, les forêts et les chaumes ;
Et quelquefois, la nuit, tout à coup nous tremblons
En croyant voir au loin errer de blancs fantômes.

Sous le soleil mourant tout est froid, sombre, amer,
Tout fuit dans l’air qui pleure et sur l’onde qui fume ;
Et les derniers hauts-bords, voyant poindre l’hiver,
Quittent nos ports glacés et plongent dans la brume.

Nul chantre ailé ne reste au bocage engourdi ;
Et, le soir, sur le ciel, qu’un rayon vague éclaire,
On voit se profiler, tourné vers le Midi,
Des canards migrateurs le vol triangulaire.

Au foyer chacun est morne, chacun est seul.
L’aspect du ciel blafard vous attriste et vous navre…
Et la neige déjà déroule son linceul
Sur l’arbre renversé – comme sur un cadavre.

C’est le mois des souleurs, des regrets, des adieux…
Les cœurs sentent le froid des marbres mortuaires ;
Et des foules en deuil, des larmes dans les yeux,

Vont s’incliner devant les croix des cimetières.

Décembre

Il neige incessamment, il neige jour et nuit.
Le mont est blanc, le val est blanc, la plaine est blanche…
Tout s’efface, tout sombre et tout s’évanouit
Sous les flots de l’immense et muette avalanche.

Il neige jour et nuit, il neige incessamment ;
Le lourd linceul mouvant s’épaissit d’heure en heure.
Parfois le vent glacé pousse le bramement
Du grand cerf aux abois qui s’affaisse et qui pleure.

Sur le suaire aux plis fugaces et luisants,
Qui dérobent le sein de la terre marâtre,
Dans leurs longs traîneaux bruts, les rudes paysans
Vont charroyant le bois qui doit flamber dans l’âtre.

À la ville, parmi les cris et les sanglots
Du nordet secouant des parcs les froids branchages,
Des rayons de l’aurore aux ombres du soir clos,
Tintent les grelots d’or des pompeux équipages.

Le grand flambeau du jour hâtivement s’éteint…
Qu’importe ! Sous nos toits abonde la lumière,
Et la gaîté bruit et court, comme un lutin,
Du *log house* fumeux à la villa princière.

L’espoir fallacieux sourit à des milliers ;
Et, bercés par des chants d’anges ou de sirènes,
En songe les enfants déjà dans leurs souliers
Voient le bon *santa claus* déposer leurs étrennes.

Et puis, pour saluer, narguant l'hiver cruel,
Dans l'an neuf qui s'avance, un bonheur qu'il espère,
Sous le rayonnement de l'arbre de Noël,
Près du feu pétillant, chacun lève son verre.

LES FORTS

Le trappeur

Au docteur Georges Cloutier

Quand le gel d'octobre a dépouillé les érables,
Que le vent refroidi fait écumer les flots,
Hache et fusil aux poings et lourd bissac au dos,
Le trappeur disparaît sous les bois insondables.

Dans la forêt du nord, qui frange l'horizon,
Seul avec ses fardeaux et son vieux chien
Fidèle, Loubier s'en va, dardant devant lui sa prunelle,
Capturer lynx, pékan, castor, martre et vison.

Après un jour de marche, il atteint la cabane
Qu'il construisit au cœur d'un massif ténébreux.
Il y couche étendu sur le sol, mais heureux
De respirer encor la paix de la savane.

La paix de la savane ! Elle est pour le chasseur
Comme la paix du temple où l'on s'incline et prie.
Même le bruit léger de la feuille flétrie
À son oreille est d'une indicible douceur.

Et, comme le marin s'endort au doux murmure
De l'onde caressant son bateau dans la nuit,
L'amant de la forêt se grise en son réduit,
De la rumeur du vent à travers la ramure.

Aux premières lueurs du jour au firmament,
À la hâte il déjeune, et, se chargeant des pièges
Qu'il a terrés tout près, à la fonte des neiges,
Il reprend son chemin dans le désert dormant.

Il étend quelques-uns des *traps,* et les espace
De ruisseaux en ruisseaux, de fourrés en fourrés,
Sur des mousses d'émail et des sables dorés,
Où son regard chercheur suit la bête à la trace.

Le carnivore seul demain y sera pris,
Le castor habitant des caches plus lointaines…
Et les coups de hachot sur les piquets des chaînes
Font rugir les échos, envoler les perdrix.

En étendant, Loubier poursuit toujours sa route,
La fatigue au jarret et la fièvre au cerveau.
Le soir le voit entrer sous un abri nouveau,
Faire un feu de bois sec et casser une croûte.

L'aube le voit encor debout. Gai, chantonnant,
Il perce de nouveau l'immense forêt vierge.
Le soir, un autre camp dans la pénombre émerge
Et prend, pour l'accueillir, un aspect rayonnant.

* * *

Durant une semaine et plus Loubier chemine,
Jalonnant son sentier de plaques et d'appâts.
Lorsque le dernier seuil tressaille sous ses pas,
La course vers les eaux polaires se termine.

Il se repose un jour, puis défait son chemin,
Et bondit, tout le feu de l'ivresse à la tête,
Chaque fois qu'il voit prise au piège quelque bête
À la robe opulente, au regard presque humain.

Dans sa hâte, il se heurte aux branchages, aux roches,
Les hardes en lambeaux et les pieds tout meurtris,
Derrière lui traînant le rouge et chaud débris
D'un lièvre qui s'émiette à travers les fardoches.

Le gibier, traversant ce sillage de chair,
Le flaire, le suit, court se jeter dans l'attrape...
Et Loubier, précédé de Fidèle qui jappe,
Porte un fardeau toujours plus pesant et plus cher.

Le soir, près d'un brasier d'érable qui flamboie
Et de son gîte fait un antre de sorciers,
Il étend sur ses fûts les peaux des carnassiers
Dont la capture vient de l'affoler de joie.

Et tous les jours il marche ainsi, fiévreux, fumant,
Montant et dévalant sous les sombres ramures,
Écrasé par le faix précieux des fourrures
En un ballot soyeux qui s'enfle incessamment.

Sitôt qu'il a franchi le seuil du dernier gîte,
Qu'il a sommeillé là, devant un grand feu clair,
Le trappeur redéfait sa route, et, comme hier,
Des pièges recommence, en hâte, la visite.

* * *

Entre les bouts lointains de son *trail* zigzaguant
Sous l'immense forêt solitaire et muette,
Plus d'un mois le vaillant Loubier fait la navette,

Par les jours de soleil et les jours d’ouragan.

Que de périls il court dans le désert sauvage !
Qui dira ses ennuis, ses angoisses, ses maux ?
Si la froide pluie a fait déborder les eaux,
Il lui faut traverser les torrents à la nage.

Et les grands pins gercés et morts plus qu’à demi,
Mais qui portent encor au firmament leur tête,
En s’écroulant, la nuit, aux chocs de la tempête,
Menacent de broyer le chasseur endormi.

Et comme il voit bientôt s’épuiser sa farine,
Et que la venaison reste son seul manger,
Parfois il sent le ver du scorbut le ronger.
Toujours l’inquiétude ou la fièvre le mine.

Loin du hameau natal, loin des siens anxieux,
La nostalgie étreint son âme endolorie.
Souvent sa rude main sur sa joue amaigrie
En tremblotant essuie un pleur silencieux.

Mais jamais un instant l’espoir ne l’abandonne,
Jamais en lui le feu stoïque ne s’endort ;
Et cet homme à l’œil doux, semant partout la mort,
De ses exploits vainqueurs se fait une couronne.

Le succès l’a rendu fameux, et son renom,
Comme un aigle, vola par-dessus la frontière.
Chez nous plus d’un le craint et plus d’un le vénère.
C’est un Indien avec une âme de Breton.

La légende a noirci ce chasseur formidable,
Et, pour expliquer mieux ses razzias de gibier,
Maint villageois tout bas raconte que Loubier,
Un soir, au bord d’un lac, vendit son âme au diable.

* * *

Cependant l’hiver s’est abattu sur les bois.
La neige jour et nuit déroule son suaire ;
Et la bise gémit comme un glas mortuaire
À travers les longs bras des arbres aux abois.

L’aspect de la forêt glacée attriste et navre
Le trappeur. Il s’y croit plus oublié, plus seul,
Et songe que peut-être, un jour, le blanc linceul
Qui tombe du ciel noir couvrira son cadavre.

N’importe ! il faut marcher sur ce linceul mouvant
Jeté sur le sol nu comme sur un squelette,
Il faut traîner au pied la pesante raquette,
Et comme un spectre errer dans la brume et le vent.

Mais le fier trappeur fait à présent moins de courses
Dans son étroit sentier plaqué du sud au nord.
Auprès d’un seul *log house,* il chasse le castor
Dans de petites *swamps* et dans de grandes sources.

Et, par des trous bûchés dans la glace, sous l’eau
Éclusée il assoit, tendus, les *traps* si traîtres,
Plante alentour de vieux éclats noircis de hêtres,
Puis attache au-dessus des pousses de bouleau.

Écœuré de l’amas, un tas de gaules noires
Que l’onde brouillée a couvertes de limon,
L’animal vient flairer le bois frais qui sent bon...
... Et tombe dans le piège aux terribles mâchoires.

Et, le matin, souvent le nemrod en sueurs
Traîne vers son logis, parmi la neige épaisse,
Les corps de quatre ou cinq des fauves dont l’espèce
Devait symboliser nos âpres défricheurs.

Et l'opulent et lourd ballot de pelleterie
Croît toujours, et Loubier, à côté du peleu,
Qui rayonne, le soir, en face de son feu,
Sent du lucre en son cœur l'amère griserie.

* * *

Le temps passe. Noël approche. L'exilé
Sur son calendrier en a marqué la date ;
Et, pendant qu'au hameau lointain la joie éclate,
Le soir, il rêve, l'œil dans le ciel étoilé.

Il rêve, et son oreille entend le bronze antique
De son clocher sonner la messe de minuit.
Il rêve, et sous son toit le vent froid qui bruit
Apporte les lambeaux d'un psaume ou d'un cantique.

Et, quand l'aube du jour de l'An dore les bois,
Sorti de son réduit, tourné vers sa chaumière,
Pour bénir ses enfants, là-bas, près de leur mère,
Il trace dans l'espace un grand signe de croix.

Un doux et saint repos lui vient avec les Fêtes ;
Et, trois jours, le désert, sur l'aile des échos,
Entend monter sans fin de son abri mal clos
Les vieux versets pieux du grand preneur de bêtes.

Mais la neige toujours tombe du ciel glacé,
Toujours le blanc linceul étendu sur la terre
Épaissit et se tord sous l'ouragan polaire
Hurlant dans l'infini du bois bouleversé.

Dans cette immensité de tout un monde inerte,
Comme le naufragé dans une mer sans bord,
Loubier craint, affaibli par le jeûne et l'effort,

De périr en un coin de la forêt déserte.

Pourtant il porte encor lestement un poids lourd…
Et, lorsque le soleil pascal fondra la neige,
Un fourré le verra terrer son dernier piège
Et reprendre, joyeux, le chemin du faubourg.

* * *

Le voici maintenant qui rit et gesticule,
Entouré de sa femme et de ses dix enfants…
Saluant le chasseur de longs cris triomphants,
Les amis sont venus lui donner la bascule.

Et lui, de son dernier succès tout orgueilleux,
Étale en souriant sa merveilleuse chasse.
Et, devant ce trésor, plus d'un voisin rapace
A de brûlants éclairs de convoitise aux yeux.

S'enivrant du babil de la famille en joie
Qui fête son retour si longtemps attendu,
Remis de sa fatigue, et le ballot vendu,
Le coureur des bois flâne en son champ qui verdoie.

Bientôt sous l'acier clair de son soc acéré
S'ouvrira la jachère où le chardon fourmille.
Plus tard, sur la brûlante emblave sa faucille
Couchera les épis du lourd froment doré.

Mais, pendant que, ployé sur le terroir fertile,
Loubier fera son dur travail de tous les jours,
La dent des noirs ennuis le rongera toujours
Dans le sillon qui fume ou le blé qui rutile.

Aveugle à la splendeur sans tache du ciel bleu
Versant dans son enclos la fécondante flamme,
Il remplira sa tâche à tâtons, car son âme
Incessamment voyage au pays du peleu.

Tel un pêcheur pleurant la mer calme ou mutine
Qui le berçait de bruits lugubres ou joyeux,
Loin des mille clameurs du grand bois giboyeux,
Bien souvent le terrien soupire et se chagrine.

Le seul désert l'attire, et dès que les oiseaux
Quittent notre ciel gris pour celui des Florides,
La sauvage forêt des hautes Laurentides
L'entend marcher encor sous ses mouvants arceaux.

* * *

Loubier vieillit. Son dos s'envoûte, son front penche ;
Et, chaque fois qu'il part pour les fourrés sans fin,
La maisonnée a peur que les fauves enfin
Contre leur ennemi ne prennent leur revanche.

L'audacieux mourra sans doute emprisonné
Au fond de la savane aride et solitaire ;
Et martres et visons, qu'il appâtait naguère,
Viendront manger son corps exsangue et décharné.

Et ses os blanchiront, perdus dans le mystère,
Jusqu'à l'heure tragique où, frappé de stupeur,
Quelqu'un découvrira les restes du trappeur,
Et les enfouira dans le sein de la terre.

Et celui qui trente ans traqua les animaux

Errant dans l'infini du désert morne et sombre,
En paix sommeillera, loin des hommes, à l'ombre
D'une croix de bois brut faite de deux rameaux.

Et, venant se poser sur cette croix grossière,
Nuit et jour les oiseaux, sous un arbre ondoyant,
De leurs chants berceront le sommeil du vaillant
Dont le bois tant de fois entendit la prière.

Mais peut-être que nul de ses proches, hélas !
N'ira s'agenouiller sur sa fosse lointaine ;
Et seule la forêt, où le vent se déchaîne,
Avec ses bruits plaintifs devra sonner son glas.

Seuls sur lui gémiront les pins et les érables,
Cependant que, mené par le bon saint Hubert
Le long de lacs géants où l'œil humain se perd,
Loubier fera sans fin des chasses ineffables.

Les flotteurs

À Joseph Rouleau

La débâcle a grossi l'Etchemin, qui naguères
Sous la glace tordait ses ondes prisonnières,
Et, le *canthook* aux bras, les flotteurs fiers et forts
Dravent les lourds billots échoués sur ses bords,
Ou sur les rocs trouant au large l'eau glacée,
Font glisser sur les flots la forêt terrassée
Par le fer des vaillants bûcheux de Dorchester
Vers le fleuve géant qui les porte à la mer...
Et depuis bien des jours, sans trêve ni relâche,
Les hardis *log rollers* en chantant font leur tâche.
Tour à tour sur la rive et dans leurs longs canots
Ils travaillent – avec tout l'élan des héros –

Commandés par un chef aux épaules d'Hercule.
Leur métier est bien dur ; mais aucun ne recule
– Le nom de sa *concern* lui tient lieu de drapeau –
Quand il lui faut risquer sa chemise ou sa peau.
Roulant et décrochant pins, cèdres et mélèzes,
Se butant aux cailloux, s'enfonçant dans les glaises,
Parfois de l'eau jusqu'à la ceinture, au mitan
De remous qui feraient crier gare à Satan,
Narguant rapide, chute, embarras, fondrière,
La gang descend le cours grondant de la rivière,
Et ne s'arrêtera que lorsque le dernier
Des *logs,* sous les rayons du soleil printanier,
Qui fait miroiter bois, étang, grève, cascade,
Enfin aura touché la dernière estacade.

Un des grands *scows,* chargé de victuailles, suit
Les flotteurs, en rasant le rivage où bruit
Le fouillis des roseaux que la brise balance.
Ce qui sort, en un jour, de ce *scow* est immense,
Mais à peine assouvit la faim de tels mangeurs ;
Et les robustes gars, goulus et tapageurs,
Quand le *cook,* à midi, crie : – Ohé ! par icite !
Accourent, en poussant des cris, vers la marmite
Que voilent à demi les flocons blancs et chauds
Exhalés par la soupe et les épais briquots.
Le soir, tous ces gloutons sont encor plus voraces.
Près de vastes brasiers qui rougissent les faces,
Ayant pour tout abri le dais du firmament,
La pitance engouffrée, ils parlent bruyamment.
Quelques-uns, à l'écart, évoquent la mémoire
De leurs fiers devanciers, Bolduc, Duval, Grégoire,
Les deux Demers, José Nadeau, Pierrot Lecours.

Les jeunes, l'œil ardent, causent de leurs amours.

Les vieux, gardant au cœur la foi de leurs ancêtres,

Fidèles aux leçons que leur donnent les prêtres,
Avant de se coucher sur l’herbe ou le galet,
En commun, recueillis, disent le chapelet;
Et l’impétueux flot voisin semble se taire
Pour ouïr s’élever dans l’ombre et le mystère,
– Lent, calme, solennel, rythmique, harmonieux,
Monotone et berceur, le murmure pieux
Qui, pendant que la nuit couvre tout de ses voiles,
Avec le chant des eaux monte vers les étoiles.
Bientôt la gang s’endort, sans crainte et sans soucis,
En demi-cercle, autour des brasiers obscurcis;
Et les amoureux voient quelquefois dans leurs rêves
De doux fantômes blonds descendre sur les grèves.
Les longs cris du hiboux troublent seuls leur sommeil.

Chaque matin, levés bien avant le soleil,
Les vigoureux draveurs baisent leur scapulaire
Et récitent tout bas quelques mots de prière,
Demandant à Celui qui veille sur les flots
Et protège flotteurs, pêcheurs et matelots,
D’écarter le péril qui toujours les menace.
Puis, vite, chacun court se rasseoir à sa place
– On dirait qu’ils ont peur d’arriver en retard –
Autour de la marmite où bout la fève au lard.
Sitôt qu’ils ont mangé, regagnant la rivière,
Où l’aube à peine épand sa tremblante lumière,
Les travailleurs, joyeux, reprennent le levier.
Et les voilà roulant encor sur le gravier,
Sur les roches, parmi les joncs, le foin sauvage,
Les troncs d’arbres venus s’échouer au rivage.

Le flottage sera terminé dans trois jours.
L’équipe vient d’atteindre un des brusques détours
De l’Etchemin. Tout près, un long rapide écume
Et rugit. Regardez les lourds flocons de brume
Qui flottent au-dessus de l’abîme béant.

Au milieu, sur un roc, se dresse un *jam* géant,
Un amoncellement énorme et fantastique
De grands pins surplombant le courant frénétique
Qui s'abat lourdement sur la pierre aux abois.

Pour aller déraper ce vaste amas de bois,
Dont un déluge seul soulèverait la masse,
Il faut avoir au front la flamme de l'audace.

Tout à coup, sur un ton moqueur, sonore et bref :
— Qui veut aller briser la clé ? clame le chef.
— Moi ! répondent, du même élan, Bourque et Lachance,
Deux solides gaillards connus pour leur vaillance.

Et déjà ces copains sautent dans un canot,
Rament à tour de bras, et, triomphant du flot
Qui rejaillit sur eux et les submerge presque,
Bondissent ; essoufflés, sur l'amas gigantesque.

Scrutant des yeux les *logs* tout baignés de rayons,
Et se penchant sur l'onde aux épais tourbillons
Leur jetant de la bave et des cris de colère,
Ils découvrent le pin plusieurs fois séculaire
Qui le premier heurta le rocher écumant
Et causa cet immense et sombre entassement.
Il faut couper le pin, rompre la clé géante,
Pour faire s'écrouler dans la vague aboyante
Le formidable *jam* qui barre le courant
Dont la blancheur fugace et folle d'un torrent
Lance au ciel attiédi les froids reflets du marbre.
Mais comment pourront-ils atteindre le tronc d'arbre
Retenant prisonnier, sur le cran, à fleur d'eau,
Tout ce bois échoué comme un épais radeau ?
Il leur faudra, hardis et forts comme Grenache,
Culbuter maint géant sylvestre qui le cache,
Et, rampant au-dessus de remous convulsifs,

Se frayer un passage entre les flancs massifs
De vingt autres géants qui gisent sur la roche.

Plus fier que d'Artagnan, plus crâne que Gavroche,
D'un pied leste et nerveux, Bourque s'est faufilé,
Sa cognée à la main, farouche, échevelé,
Ferme sur tout obstacle où son talon se pose,
Jusqu'à l'énorme pin rugueux sur qui repose
La masse inébranlable.
                                        Un instant indécis,
Bourque ne bouge plus et fronce les sourcils.
Enfin l'homme a levé son outil... Vlan !... Il bûche.
Il sent sous lui les flots. C'est la mort, s'il trébuche.
Au-dessus de sa tête il sent le bois trembler.
C'est la mort, si ce bois pesant vient à rouler.

Lachance, remué du frisson de l'attente,
Regarde tour à tour la hache miroitante,
Le monceau gigantesque et le gouffre fumant,
Et, prudent, à son *chum* répète : – Douce... ment !

Bourque frappe toujours. Vlan ! vlan ! Il frappe, il frappe
Et geint. Ahan ! ahan ! Il sape... Vlan !... il sape...
Par moments il s'arrête, il écoute, épiant...
Bientôt il recommence à bûcher le géant.
Les plus courageux sont haletants sur l'écore.
Vlan ! vlan ! vlan !.. Bourque frappe encore, encore, encore
Et le fer acéré jamais ne ralentit.

Soudain un craquement bref et sourd retentit,
Suivi d'un bruit plus long qui court jusqu'à la rive...
Et la masse frémit, croule, flotte, dérive...
Et les deux fiers gaillards de billot en billot
Bondissent, un éclair aux yeux, vers le canot
Mis à sec sur un tronc demi-flottant...

Malchance !
Le *jam,* en s'affaissant dans les flots en démence,
A broyé le canot…
Qu'importe ! ils sont debout
Sur un pin ballotté par la vague qui bout ;
Et, grâce à leur sang-froid, à leur virile adresse,
Ils résistent aux chocs de la houle traîtresse.
Entre le ciel et l'eau, leur levier à la main,
Ils cherchent à s'ouvrir, au hasard, un chemin.
Regardez-les tanguer ! regardez leur manœuvre !
Ils ont les mouvements souples de la couleuvre,
Et voguent, salués des délirants hourras
Du chef unis à ceux de ses vingt forts-à-bras.
Ne pouvant cependant regagner le rivage,
Ils laissent l'Etchemin écumeuse et sauvage
Les emporter avec la fougue du coursier.
Se servant du *canthook* comme d'un balancier,
Ils tiennent, sous leurs pieds, bien d'aplomb et solide,
La bille qui les porte au milieu du rapide.
Plongeant dans les remous, bondissant sur le dos
Des lames dont le râle attriste les échos,
Tout trempés par le flot qui les fouette ou les lèche,
Ils descendent aussi véloces que la flèche ;
Et les arbres du bord défilent sous leurs yeux
Comme un panorama sombre et mystérieux.
Parfois, pour amuser, au loin, les camarades,
Les fiers audacieux ébauchent des gambades…
Mais voyez…
Dans un blanc et fauve tourbillon
Tous deux ont disparu…
Sont-ils engloutis ?…
Non. Ils émergent soudain sur la crête des vagues.

Et maintenant, parmi les mille clameurs vagues
De l'abîme écumeux et du bois verdoyant,
Sur son aile le vent de l'est en gazouillant

Apporte jusqu'à nous la voix sonore et pleine
De Lachance, qui chante : « Isabeau s'y promène ».

Bientôt, saufs, en aval du rapide, en un pli
Du rivage rocheux que la lame a poli,
Les flotteurs prennent pied, narguant le saut qui gronde,
Rendant grâces à Dieu qui les suivit sur l'onde,
Répétant à leur boss content de leur succès :
— Pour un coup de main, ça prend toujours les Français !

Les Paspéyas

Paspébiac s'éveille. – À peine l'aube glisse
Ses premières lueurs sur l'infini mouvant,
Que l'un des vieux pêcheurs du faubourg déjà hisse
Sa voilure ondoyante au souffle âpre du vent.

Incliné sur le flanc, le coquet bateau sille
Avec un clapotis gai comme le réveil,
Battant la marche à toute une blanche flottille
Qui cingle, alertement, le cap sur le soleil.

Un groupe de vaillants s'en va jeter les lignes
Au mitan de la Baie où mord le poisson franc.
Les voiles au lointain semblent des vols de cygnes
Traînant l'ombre de leurs ailes sur le flot blanc.

À cent brasses du *pier,* un trois-mâts appareille ;
Au bocage, l'oiseau prélude sous le pin,
Soudain un bruit de chaîne arrive à notre oreille…
Le vieil éclaireur vient de jeter le grappin.

Aussitôt douze *boats* mouillent l'ancre à la ronde ;
Et les crocs appâtés vont plongeant, replongeant…

Et l'on tire à foison de la vague profonde
Les voraces *haddocks* aux nageoires d'argent.

Quels frétillants amas de chair vertigineuse !
Tout un banc tombe aux mains des Paspéyas adroits ;
Et, lorsque midi luit sur l'onde moutonneuse
La flotille gaîment revient au barachois.

Leur cargaison livrée au maître de la grave,
En hâte, pour dîner, tous rentrent sous leurs toits.
Au moment de trancher le pain bis, l'aïeul, grave
Et le front baissé, fait sur l'entame une croix.

Après un court repas, ces hommes forts et braves,
Qui tout à l'heure encor narguaient le gouffre amer,
Engerbent, jusqu'au soir courbés sur les emblaves,
Les lourds épis de blé qu'ils métivaient hier.

Leur cœur constamment flotte entre l'onde et la terre.
En labourant le sol si calme des aïeux,
Ils songent, inconstants, à quitter la jachère
Pour courir sillonner les flots tumultueux.

Pendant que la senteur de la glèbe les grise,
Sur l'épais gazon vert ou le long guéret brun,
Ils rêvent de humer le varech dont la brise
Ce matin leur soufflait l'âcre et subtil parfum.

Fascinés par la vague, ils raillent la science
Qui voudrait enrichir leur terroir appauvri,
Et l'attrait des guérets que leur main ensemence
Leur fait presque haïr la mer qui les nourrit.

À chaque aube nouvelle, ils partent pour la pêche ;
Tous les soirs, dans les prés que Dieu seul irrigua,
Ils mouillent de sueur la faucille ou la bêche,

Et bien rares pour eux sont les jours de dégrat.

Sur les eaux, leur adresse égale leur courage ;
Et, quand le vent glacé d'automne bat les flots,
Il est beau de les voir manœuvrer sous l'orage.
Arvor n'a jamais eu de plus fiers matelots.

Leurs nerfs d'acier les fait triompher des tempêtes ;
À nul de ces pêcheurs le suet n'est fatal ;
Une longue vieillesse auréole leurs têtes.
Tous s'éteignent tournés vers le grand Banc natal.

Entourés d'êtres chers, entre les bras du prêtre,
Ils meurent, résignés, sans crainte et sans remords,
Près des premiers sillons tracés par un ancêtre,
Dans les obscurs logis où leurs pères sont morts.

Ils reposent en paix dans leurs fosses profondes,
À l'ombre du clocher qu'ils avaient tant aimé,
Bercés, dans leur sommeil, par le souffle embaumé
Qui caresse en passant les côteaux et les ondes.

VISIONS

À Percé

Poème couronné par l'Académie
des Jeux floraux du Languedoc.

À monsieur l'abbé J.-Eugène Martin

Nous sommes sur le fier plateau du mont Sainte-Anne.

Devant nous, vers le sud, dans la mer calme et plane
– D'où semble s'élever un suave sanglot –
Ainsi qu'un colossal et muet cachalot
Émergeant des flots bleus, l'île Bonaventure
Profile vaguement son contour qui s'azure
À travers les réseaux d'un brouillard opalin
Teinté des feux pâlis du jour à son déclin.
Alentour, par milliers, margaulx, mauves, marmettes,
Grèbes, macreuses, *gods,* cormorans et mouettes
Tourbillonnent, pendant que, plus bas, vers le nord,
Sur des bateaux mouillés dans l'onde qui s'endort
En caressant leurs flancs de ses baisers d'écume,
Maints pêcheurs vont tirant, penchés sur l'eau qui fume,
Le poisson que le golfe agglomère en son lit.
En deçà, près du bord, voisin du mont Joli,
Comme un vaisseau géant qui serait de calcaire
Et tournerait son large éperon vers la terre,
Entouré de brisants, le fameux Roc percé
Dresse orgueilleusement son sommet élancé,
Et, sous le vol bruyant de lourds oiseaux sans nombre,
Mire au cristal des eaux l'arche géante et sombre
Ouverte dans son flanc poreux et lézardé
Par les constants assauts du grand flot débordé.
À droite, en contre-bas de collines coquettes,
Se dessinent les toits de blanches maisonnettes,
Les replis de chemins bordés d'arbres ombreux,
Des prés où des troupeaux de moutons et de bœufs
Broutent, comme noyés dans l'herbe épaisse et haute.
À gauche, dominant tous les caps de la côte,
Les Murailles, rochers abrupts et sourcilleux,
Semblent dans le lointain les pilastres des cieux,
Et leur hauteur farouche et formidable écrase
Les marins dont la barque approche de la base
De ce *cliff* où déjà s'étend l'ombre du soir.
En arrière, tout près, creusée en entonnoir,
La Grand'Coupe à la fois épouvante et fascine

Le voyageur suivant, à travers la bruine
Qui s'élève du gave à mille pieds sous lui,
La route étroite et sombre, où nul rayon ne luit,
Qu'on dirait cramponnée au tuf de la falaise
Sous le couvert du pin, du cèdre et du mélèze.
Presque à nos pieds, dans l'Anse au contour sinueux,
Le long village, avec ses clochers somptueux,
Ses toits souvent fouettés par la bise bourrue,
Ses files de vignots où sèche la morue,
Resplendit des derniers reflets du soleil d'or
Tombé dans les grands bois lointains du Labrador,
Et fait de vingt maisons bruyamment animées
Monter vers le ciel bleu de paisibles fumées
Annonçant que bientôt les vieilles en bonnets,
Devant les lourds sarments en feu sur les chenets,
Pour les pêcheurs qu'un vent léger ramène aux grèves,
Sur la table de lin mettront la soupe aux fèves.
Et, par-dessus les flots, par-dessus les forêts,
Les abîmes, les monts, les rocs et les guérets,
Le zénith ouvre ainsi qu'une bannière immense
L'azur éblouissant d'un ciel de la Provence.

Non, nul panorama plus vaste et saisissant
N'a fixé le regard étonné du passant.
Non, jamais l'infini de la mer claire et pure
N'a mieux séduit l'amant de la grande nature ;
Et le divin pinceau de Salvator Rosa,
Que le feu créateur du génie embrasa,
Nous ferait contempler à peine un reflet terne
De ce site qui tient du Pinde et de l'Averne...
Et Percé dès longtemps a conquis un renom
Stable comme son île, altier comme son mont.

Cependant la pénombre envahit la prairie,
La montagne, la mer, le bois... La rêverie
Avec elle descend de l'infini des cieux ;

L’astre des souvenirs, moroses ou joyeux,
Éclaire notre esprit, et devant nos prunelles
Défilent sur les eaux galions, caravelles…
Et nous voyons Cartier et ses vaillants Bretons
Pénétrer dans le golfe, au hasard, à tâtons,
Et contempler le roc – désormais si célèbre –
Que lentement la nuit estivale enténèbre ;
Nous les voyons plonger fiévreusement les yeux
Dans la sombre épaisseur de bois mystérieux
Balançant leurs arceaux aux brises printanières
Et chercher dans ces lieux mornes et solitaires
Une cime où planter pour la première fois
Le drapeau de la France et l’arbre de la Croix.
Sous nos yeux, près d’ici, débarqué du navire
Qui l’amena de France à Percé qu’il admire,
Laval, le grand Laval, au pied d’un humble autel,
Élève l’Ostensoir vers la voûte du Ciel,
Puis, sur le front courbé de blancs et de sauvages,
Étend la main qui doit chasser tous les servages,
Et faire luire, au bord du fleuve illimité,
Le labarum du Christ et de la Liberté !
Sous nos yeux, loin, là-bas, les flots tordent leur crête,
Et, dans toute l’horreur sans nom d’une tempête
Qui semble soulever les ondes jusqu’aux cieux,
La flotte de Walker s’engouffre à l’île-aux-Œufs,
Naufrage qui sauva le pays en détresse.
À travers le babil du vent qui nous caresse
Nous entendons gémir les malheureux colons
Oubliés sur le sol inclément des Sablons ;
Nous entendons pleurer les fils de l’Acadie,
Victimes de la guerre et de la perfidie,
Entassés dans la cale infecte de trois-mats
Pour être dispersés sous de lointains climats
Qui les verront traqués comme bêtes de proie ;
Nous entendons aussi vibrer les cris de joie
D’un peuple revenu d’un exil douloureux

Au terroir fécondé par le sang de ses preux
Et loué par la grande et sainte Poésie…

Et notre œil tout rêveur de nouveau s'extasie
Devant les mille aspects frappants ou gracieux
Que déroulent la mer, les champs, les monts, les cieux…

Soudain, couvrant les bruits indécis de la plage,
Les sons de l'Angélus s'élèvent du village,
Répétés par l'écho de ravin en ravin…
Et, dans la grande voix sonore de l'airain,
Le flot d'argent, le pin touffu, la fleur suave,
La falaise, l'écueil, le goémon, l'épave,
Le gouffre obscur, la cime au radieux éclat,
Tout, tout murmure et chante : « *Ave Maris Stella !* »

La première neige

La première neige !… Elle tombe
Du firmament couleur de plomb,
Moite et froide comme la tombe,
Blanchissant montagne et vallon
Sous le souffle de l'aquilon…
La première neige ! Elle tombe.

Et sous ses épais tourbillons,
Qui croissent et roulent sans trêve,
Je vois s'effacer les sillons
Du champ, les galets de la grève…
Et, morne et frissonnant, je rêve
Aux misérables en haillons.

Je rêve aux longs jours de souffrance
Qu'apporte le vent boréal ;

Je vois Décembre qui s'avance
Avec son cortège brutal ;
À travers les accords d'un bal
J'entends sangloter l'indigence.

L'aspect du mobile drap blanc
Qui couvre gazon, arbre et pierre
Me fait songer aussi qu'enfant
J'allais, sous les yeux de ma mère,
Glisser sur la neige première
Au flanc du coteau scintillant.

Mainte souvenance lointaine
Se réveille en mon cœur navré,
Pendant que, là-bas, dans la plaine,
Sur le bosquet et sur le pré
Le vaste suaire nacré
Ondoie au vent qui se déchaîne.

Je me rappelle qu'à longs flots
La neige croulait sur la terre
Et blanchissait les noirs tombeaux,
Quand, un matin, au cimetière
On porta le corps de mon père
Au milieu de navrants sanglots.

La première neige !... Elle tombe
Dans mon cœur qui tremble, et j'y sens
L'indicible froid de la tombe,
Je crois voir surgir en tous sens
Des linceuls aux plis frémissants...
La première neige !... Elle tombe.

L’Ouiatchouan

Au poète Virgile Rossel

Il tonne ? Non. Le lac brise sur le rivage ?
Non. Regardons, tournés vers la forêt sauvage,
Entre deux rocs abrupts, se dérouler sans fin
Le fluide rideau d’argent clair et d’or fin
Dont une extrémité tombe à pic d’une cime
Et l’autre tourne au fond d’un insondable abîme :
C’est l’Ouiatchouan qui plonge et clame éperdument
Dans son vertigineux entonnoir écumant
Où le soleil, dorant, au loin, frêne, orme et tremble
Ose à peine glisser une lueur qui tremble.
Approchons !... La clameur grandit incessamment.
Approchons ! approchons encore !... En ce moment
Nous sentons sous nos pas émus frémir la combe...
Et le fracas du mur s’écroulant sous la bombe,
Les craquements du cèdre en proie à l’ouragan,
Les rauques meuglements du farouche océan
Qui se rue, écumeux, à l’assaut des falaises,
Les crépitations des pins et des mélèzes,
Allumés par l’éclair incendiant nos bois,
Le bramement des daims et des cerfs aux abois,
Les éclats de la foudre et du bronze qui tonne,
Les râlements du glas dans la bise d’automne,
Le hurlement des loups, le grognement des ours,
Les sifflements du vent, les longs grondements sourds
Du volcan vomissant la lave et la ruine,
La plainte des mineurs enterrés dans la mine,
Tous ces sinistres bruits, tous ces affreux sanglots
Des hommes, des forêts, du feu, du fer, des flots,
Des éléments rageurs, des fauves en démence,

S’élèvent des remous fumants du gouffre immense.
Approchons !... approchons !... Le tonnerre des eaux
Ici nous assourdit, ébranle nos cerveaux,
Nous grise, nous écrase ; et, la paupière close,
Tremblant sur les cailloux où notre pied se pose,
Nous rêvons, nous voyons, dans l’ombre du grand bois
Se glisser, l’arc au poing, le féroce Iroquois ;
Nous entendons, parmi le fracas formidable
Du torrent qui se tord dans le gouffre insondable,
Les longs cris éperdus de prisonniers hurons
Scalpés et brûlés vifs par des hommes-démons,
Les lamentations d’une jeune victime
Qu’un sachem, le front nu, va lancer à l’abîme
Pour calmer la fureur des puissants manitous...
Par moments les grands flots échevelés et fous
– Que nos yeux trompés voient choir du ciel sur la terre –
Dans un apaisement subit, semblent se taire.
Et soudain notre oreille émerveillée entend
L’ineffable solo d’un rossignol chantant
Sur un mouvant rameau qui surplombe la chute.
Mais aussitôt des *trils* de hautbois et de flûte,
Des sons mystérieux, d’indicibles accords,
Des éclats de clairons, de bugles et de cors,
Auxquels le sifflement de la balle se mêle,
Couvrent l’hymne suave et pur de Philomèle,
Et, redits par l’écho dolent comme un adieu,
Montent vers l’impassible infini du ciel bleu.
Puis ce concert sans nom, dont la plage frissonne,
Redevient un long bruit discordant, monotone,
Étourdissant, sinistre, effroyable, angoissant.

Nous venons de toucher enfin le bord glissant
Du gouffre, où maintenant un soleil d’or flamboie ;
Et, moites de l’embrun qui jaillit et poudroie
Sous la brise berçant tout près hêtre et bouleau,

Nous regardons crouler les ondes... Quel tableau !
Nul peintre extasié, que la nature enflamme,
Nul poète portant un brasier dans son âme,
Ne pourrait sur la toile ou dans l'airain des vers
Exprimer la splendeur des aspects si divers
Que sous le dais ombreux de la forêt compacte
Déroule la farouche et lourde cataracte.
Oui, devant l'Ouiatchouan tout art est impuissant.
Voyez !... voyez !... Des flots de lait rougi de sang,
Des feuilles de platine et des grappes de perle,
Roulent dans l'eau qui choit, tourne, écume et déferle.
À nos yeux, tour à tour charmés et stupéfaits,
L'agate et le rubis confondent leurs reflets,
Des paillettes d'argent, des lamelles de cuivre,
Des filigranes d'or, des étoiles de givre,
Des pétales d'iris, de rose, de muguet,
D'éblouissants flocons de neige et de duvet
Tourbillonnent sans fin dans la masse mouvante
Dont la vaste clameur jette au bois l'épouvante,
Et, mêlant leurs éclats à ceux du diamant,
Font de ce lieu d'horreur un lieu d'enchantement,
Sur qui cependant flotte un voile de tristesse.
Les mille glas des eaux semblent croître sans cesse,
Et nous sentons en nous brûler plus ardemment
La fièvre du vertige et de l'effarement.

Quelqu'un va-t-il un jour mettre fin au supplice
Du blanc torrent poussé vers le noir précipice ?
Non, non. Le torturé furieux vainement
Tentera d'échapper à l'engloutissement ;
Mais, comme le colosse échevelé qui lutte
Sans espoir apparaît plus grand après sa chute,
L'Ouiatchouan, au sortir du puits vertigineux
Où ses flots sont de blancs serpents tordant leurs nœuds,
S'élargit, se transforme en un bassin limpide
Qu'en ce moment la brise à peine effleure et ride.

Avec un doux murmure elle plonge et se fond
Dans le sein, vierge encor, d’un lac vaste et profond,
Sans laisser sur son calme azur la moindre trace,
Comme s’évanouit et sans retour s’efface
Le conquérant brutal ou le monstre indompté
Dans l’infini du temps et de l’éternité.

À LA « BRUNANTE »

À la *brunante*

Le tiède soir de mai descend sur le lac bleu,
D’où monte une vapeur diaphane et rosée.
L’étoile dans l’azur clair rallume son feu,
Et sur le dais du bois pensif choit la rosée.

Les arbres, inclinés, ont l’air de prier Dieu,
Et les petits oiseaux, sur la branche bercée,
Avant que de fermer leur paupière lassée,
Tout bas, de nid en nid, se sont fait leur adieu.

Sous les rameaux touffus des pins, qu’en sa colère
Échevelait, hier encor, le vent polaire,
S’étend le demi-jour de la grotte d’Endor.

Et sur les flots d’argent et la grève d’opale
Le grand dôme éthéré, scintillant de points d’or,
Verse comme un reflet de lune orientale.

L’heure de la prière

Le soleil a clos sa paupière
À l’horizon tout frangé d’or.
Déjà l’ombre crépusculaire
Estompe le lac qui s’endort.
Pas un lambeau de vent ne rase
Le tapis transparent des eaux,
Le flot indolent tout bas jase
Avec le sable et les roseaux.
Pas un cri ne rompt le silence
Qui plane sur l’immensité.
La tiède nuit de mai s’avance
Avec lenteur et majesté.
Et, pendant que tout se recueille,
Dans la paix tombant de l’éther,
Le petit oiseau sous la feuille
En gazouillant dit son Pater.

Dans la forêt

Au poète Henri Allorge

À travers les fourrés de la forêt déserte
Le clair soleil vernal glissant un chaud rayon,
Depuis une heure, y teint d’or et de vermillon
Un frais ruisseau d’argent – frangé de mousse verte –
Qui fredonne et bénit sans doute en sa chanson
Le clair soleil vernal glissant un chaud rayon
À travers les fourrés de la forêt déserte.

En gazouillant parmi les cailloux pailletés,
L’eau nous semble égrener un chapelet d’opale.
À l’aurore, posé sur la branche natale,

Un oiseau chanteur dit la splendeur des étés.
Et, pendant qu'il épand sa flamme musicale,
L'eau nous semble égrener un chapelet d'opale
En gazouillant parmi les cailloux pailletés.

Vers le soir ; un grand cerf s'approche, pour y boire,
En suivant un sentier creusé sous les rameaux.
La brise y fait jaser les pins et les ormeaux ;
Mais, dès que tout se tait dans l'ombre morne et noire,
Dès que l'autel astral luit de tous ses émaux,
– En suivant un sentier creusé sous les rameaux,
Vers le soir, un grand cerf s'approche, pour y boire.

Tout à coup il bondit, au hasard de la fuite,
Si la clameur des chiens retentit au lointain ;
Il court furtivement, il court jusqu'au matin.
Sa narine est en feu, tout son être palpite,
Chaque fois qu'il retourne au courant argentin,
Si la clameur des chiens retentit au lointain,
Tout à coup il bondit, au hasard de la fuite.

Comme le cerf, au bord du frais ruisseau des bois,
Le poète est saisi de tremblements fébriles.
En entendant au loin la meute des zoïles
Qui lui jette ses longs et farouches abois,
Penché pour boire au flot de l'art divin, parfois
Le poète est saisi de tremblements fébriles,
Comme le cerf, au bord du frais ruisseau des bois.

Retour de chasse

Les tueurs de bisons ont terminé leur chasse.

Après avoir posté, de peur du loup vorace,

Des gardiens qui devront protéger les blessés
Et veiller sur les grands animaux terrassés,
Les Métis ont repris le chemin de la tente,
Où les femmes, tremblant des émois de l'attente,
Ont préparé pour eux un copieux repas.
Bien qu'ils soient harassés, que leurs chevaux soient
las, Ils vont à toute bride et dévorent la plaine.
Déjà les feux du camp, avivés par l'haleine
De la brise du soir, qui commence à souffler,
À leurs regards chercheurs viennent d'étinceler
À travers de grands foins ondoyants qui bruissent.
Déjà des garçonnets au-devant d'eux bondissent,
– Légers comme des faons qui prennent leurs ébats
– Agitant leurs bonnets, poussant de longs hourras,
Auxquels, comme un écho, répond, de proche en proche,
En des cris délirants, la bande qui s'approche ;
Et bientôt, débouchant du noir fourré d'un val,
Les habiles tireurs descendent de cheval,
Longuement salués de clameurs éclatantes.

Par les femmes servis à la porte des tentes,
Les hommes, affamés, mangent à belles dents,
Sous l'aveuglant éclat de grands brasiers ardents
Tout à l'heure allumés pour chasser les moustiques.
Ils sont joyeux, ils sont verbeux, taquins, caustiques,
À tout instant changeant de pose et de propos,
Et supputant déjà la somme que les peaux
Leur devront rapporter au comptoir de la traite.

Le repas terminé, les fiers chasseurs, en fête,
Auprès d'un feu nouveau cuisant de nouveaux mets,
À la mode des Cris, fument leurs calumets,
Et ne tarissent pas sur la course acharnée
Dont le succès marqua la fin de la journée ;
Et de hardis *marksmen* exaltent leurs exploits.
Par moment les Métis parlent tous à la fois.

Chaque enfant les écoute et les fixe, en extase,
Chaque femme, réjouie, en verve, jase, jase,
Brûlante du désir de voir lever le camp,
Pour aller éparer, faire le pémican,
Soigner ceux qu'a cloués au sol quelque blessure.

Le temps passe. Minuit approche en l'ombre obscure,
Et les vaillants chasseurs, restés toujours Français,
Ne cessent de vanter l'éclat de leur succès,
Et de robustes mains à tout moment s'étreignent...

Cependant par degrés les longs propos s'éteignent
Avec les feux, dont l'âme ardente en cet instant
Ne jette dans la nuit qu'un reflet tremblotant.
Dans le désert tout dort, le vent, la feuille, l'aile.
Et, comme va mourir la dernière étincelle
Du dernier grand bûcher sans braise et tout noirci,
Plus d'un songe au sommeil, mais plus d'un songe aussi
À remercier Dieu de l'abondante chasse
Dont la plaine longtemps conservera la trace ;
Et bientôt, au milieu du calme solennel
Qui tombe de l'azur immaculé du ciel,
Où les étoiles d'or épanchent leur lumière,
Récitée en commun, la dolente prière
De ces naïfs enfants des déserts canadiens
– Chez qui toujours survit la foi des jours anciens
Et qu'on voit prosternés sous leurs abris de toiles –
S'exhale vers le temple infini des étoiles.

La Toussaint

La Toussaint. Le jour froid et livide agonise.
La pluie en lourds filets choit des cieux éplorés ;
Et dans sa vieille tour la cloche de l'église

Se lamente en de longs et sourds miséréŕés.

Avec une clameur lugubre la mer brise ;
De grands oiseaux plaintifs s'abattent sur les prés ;
Les ormes du chemin, flagellés par la bise,
Poussent vers les passants des cris désespérés.

Les défunts, réveillés au fond des cimetières,
Depuis de longs instants demandent des prières
Par la voix de l'airain, des arbres aux abois...

Et, parmi tous les bruits rauques de la tourmente,
Qui soulève les flots et fait craquer les toits,
Toujours plus tristement la cloche se lamente.

Au bord du golfe

À madame D.-G. Garon

À Percé. – Le soleil est couché. Tout s'endort
Sur la plage. La mer à peine se balance
Autour du Roc géant où lentement commence
De s'étendre la nuit pâle de Thermidor.

Déjà les goélands ont ployé leur essor,
Et le dernier pêcheur vient de rentrer dans l'Anse
C'est l'heure du souper, et des toits blancs s'élance
Une fumée où tremble un vague reflet d'or.

Et, pendant qu'au ciel pâle on voit poindre une étoile,
Au flanc du mont Joli, que la pénombre voile,
Un vieillard, front courbé, roule son chapelet.

Et la plage, où bientôt le croissant de la lune

Versera ses lueurs au front de chaque dune,
Évoque en mon esprit un tableau de Roullet.

INTIMA VERBA

Couchant

À monsieur Philippe Pelletier…

Derrière le coteau le soleil a sombré,
Marquant l'horizon bleu d'un long sillage rose,
Et le vieux laboureur, revenu de son pré,
S'est assis, seul, devant sa porte, et s'y repose.

Il s'y repose, en paix, tourné vers l'infini,
Contemplant les splendeurs du firmament immense,
Et remerciant Dieu qui sur son champ béni
Laisse tomber sans fin le calme et l'abondance.

Comme ce travailleur, qui promène, au couchant,
Son regard dans les cieux où le jour agonise,
Un ami, dont l'âge a blanchi le front penchant,
Cherche, le soir, silence et repos – à l'église.

Loin de toute clameur, l'œil dans l'éternité,
Éclairé des rayons de la sainte Espérance,
L'humble vieillard rend grâce à la Divinité
Qui versa ses bienfaits sur sa longue existence.

L’orgue

À Samuel Casavant

L’orgue ! – Dans l’atelier immense qui bourdonne,
Maint ouvrier déploie un effort rude et long,
Ciselant tour à tour le bois, le fer, le plomb,
Pour créer l’instrument qui chante, pleure et tonne.

Heureux d’emprisonner dans ses flancs le trombone,
La flûte, le hautbois, le cor, le violon,
Le facteur patient, héritier d’Apollon,
Poursuit avec lenteur son travail monotone.

À polir un sonnet, une ode, un madrigal,
Le musophile prend une peine infinie.
Le vers doit y vibrer comme bois et métal.

Et j’applaudis en vous l’artiste de génie
Qui, l’oreille toujours ouverte à l’harmonie,
Dans le poète acclame un fraternel rival.

À Gaston Bouzanquet

Auteur du projet du double monument à Montcalm
et secrétaire général du comité de l’œuvre
internationale franco-canadienne.

Tout fier des grands labeurs sacrés de vos aïeux,
Tout épris d’un passé de gloire et de souffrances,
Le cœur obstinément clos aux désespérances,
Vous poursuivez, là-bas, maints rêves généreux.

Vous pleurez les oublis et les indifférences
Des foules délaissant les piédestaux poudreux.

Vous voulez couronner le front de tous nos preux ;
Et vous avez tendu la main dans les deux Frances

Pour que Montcalm tombé, loin du pays natal,
Dans le même combat que son vaillant rival,
Revécût dans le bronze animé par Morice ;

Et l'or que vous avez mendié noblement,
Rendu plus pur au feu de votre dévoûment,
Vous nimbe d'un reflet beau comme la Justice !

À Louis Foisil

Auteur de la « Légende du mont Saint-Michel »

Le ciel de la Neustrie, ami, te fit poète,
Et, sur ton luth brûlant du feu des anciens jours,
Tu chantas Jeanne d'Arc, Rollon, Guillaume, Arlette,
Le fabuleux Mont-Tombe et les Dix Vieilles Tours.

Et des clameurs d'assauts, des appels au secours,
S'unissent dans ton œuvre à des airs de musette...
Tout le passé normand, radieux, se reflète
Sur tes clairs feuillets d'or faits pour durer toujours.

Le souffle qui courait dans les vers de Corneille,
Animant tes refrains, enivre notre oreille,
Exalte notre cœur, rafraîchit notre front.

Sur toi le Verbe ouvrit son aile toute grande,
Et les alexandrins sonnent dans ta « Légende »
Comme l'acier du glaive et l'airain du clairon.

Nevermore

Nevermore !... Ce mot, que Verlaine a tracé
Au fronton d'un poème amoureux, plein de charmes,
Où sa muse plaintive évoquait le passé,
Ce mot exotique est comme mouillé de larmes,

Nevermore !... Jamais plus je n'irai bondir,
Enfant échevelé, dans le pré qui verdoie ;
Jamais plus je n'irai jouer et m'ébaudir
Avec des compagnons électrisés de joie.

Jamais plus, au bosquet désert, je n'essaîrai
D'imiter Robinson Crusoé dans son île ;
Jamais plus, jamais plus, je ne me sentirai
Embraser par le feu d'un rêve juvénile.

Jamais plus ; jamais plus je n'entendrai la voix
De quelque jeune fille à la marche indécise,
Tremblante, ouvrant son cœur pour la première fois,
Me soupirer des mots que l'âme divinise.

Adieu l'enfance ! adieu le clair matin des jours !
Adieu l'enchantement de la jeunesse folle !
Plus de jeux ! plus de bruits ! plus de chants ! plus d'amours !
Pour moi toutes les fleurs ont fermé leur corolle.

Pour moi l'ardent midi de la vie a passé,
Et, pâle, à l'horizon déjà le soleil baisse.
Pour moi l'astre des saints espoirs s'est éclipsé
Comme un phare devant le pilote en détresse.

Bientôt la nuit sans fin s'étendra sur mon front.
Et moi, que la vie a secoué sur sa houle,
Je voudrais, quand mes yeux mourants se fermeront,
M'en aller dormir seul, loin des flots de la foule.

Je voudrais, près des bois, le plus obscur tombeau,
À l'ombre d'un vieux chêne ou d'un vieux sycomore.
Ce rêve aussi devra s'éteindre, et nul flambeau
Ne le rallumera jamais plus. *Nevermore !*

À la révérende sœur Olier

Pour le vingt-cinquième anniversaire de sa prise de voile.

Loin des enchantements du monde, loin du bruit,
Vingt-cinq ans vous avez, comme la violette
Exhalant son parfum dans la paix de la nuit,
Embaumé de vertus votre calme retraite.

Vingt-cinq ans vous avez, sourde aux cris triomphants
Des heureux défilant sous votre humble fenêtre,
Répété chaque jour, comme le divin Maître :
– Laissez venir à moi tous les petits enfants ! –

Vingt-cinq ans, Canadienne à l'âme enthousiaste,
Chérissant la patrie et ses traditions,
Vous avez fait couler de votre lèvre chaste
L'inépuisable flot des plus pures leçons.

Grâce à votre savoir, bien des intelligences
Ont pris l'essor de l'aigle et planent en plein ciel,
Bien des cœurs, qu'eût meurtris le doute universel,
Sont emportés aux bras des saintes espérances,

Vos travaux sont de ceux qui ne périssent pas ;
À pareille œuvre un lustre ineffable s'attache ;
Et l'Avenir, baisant la trace de vos pas,
Se souviendra toujours de votre nom sans tache.

Au révérend père C.-A. Poissant

curé de Brighton, à Chicago

Le sort vous a poussé hors du vallon natal,
Et le vent de l'exil souffle dans votre voile ;
Mais toujours devant vous, noble ami, luit l'étoile
Qui montre le chemin aux chercheurs d'idéal.

Vous êtes loin, bien loin ; mais toujours dans votre âme
Survit le souvenir du pays des aïeux,
Où la France a tracé son sillon radieux,
Où la foi dans les cœurs garde toute sa flamme.

Toujours vous chérissez le fleuve solennel
Que nos grands bois touffus ombragent de leur dôme
Vous chérissez le vieil et suave idiome
Que sur vos lèvres mit le baiser maternel.

Avec toute l'ardeur modeste des apôtres,
Soutenu par l'espoir, conscient du danger,
Vous luttez constamment, sous le ciel étranger,
Pour faire aimer le Christ et défendre les nôtres.

Vous vous heurtez souvent au sarcasme moqueur
D'implacables jaloux méditant notre perte.
À tous les suppliants votre main est ouverte ;
Quand vous n'avez plus d'or, vous donnez... votre cœur.

Grâce à la charité dont le feu vous embrase,
Rayonne un sanctuaire, aux modestes lambris,
Où bien des pèlerins fatigués et meurtris
Viennent se retremper aux sources de l'extase,

Votre zèle est passé dans votre humble troupeau ;
Et votre nom vivra sans fin dans sa mémoire,
Brillant comme un reflet du flambeau de la gloire,
Vibrant comme les plis de quelque fier drapeau !

Au printemps

À J.-M. Fleury

I

Te Deum laudamus !... Avril
A chassé les froids, le grésil,
Les avalanches...
Notre printemps est de retour,
Et partout un frisson d’amour
Court sous les branches.

La vie a germé de la mort.
Adieu les bourrasques du nord !
La brise est chaude.
Où le frimas étincelait
L’herbe naissante a le reflet
De l’émeraude.

Même dans l’arbre renversé
La sève bout à flot pressé
Et s’extravase.
Dans le val désert et muet
La source, où rien ne remuait,
Palpite et jase.

Le soleil argente l’arceau
Du pin et l’azur du ruisseau ;
La feuille pousse ;
La pervenche s’épanouit ;
Des hymnes montent jour et nuit
Des nids de mousse.

Voilé d’un diaphane encens,
Avec mille bruits caressants
Le flot déferle ;
Et, le soir, l’astre au firmament
Luit de l’éclat du diamant
Et de la perle.

D’âcres parfums sortent des eaux.
Le vent, balançant les roseaux,
Chasse la brume.
Le bosquet semble un reposoir,
Et, comme un énorme encensoir,
Le coteau fume.

Oh ! oui, tout est ressuscité ;
Tout reprend sa fécondité
Et sa caresse.
Hommes et bêtes sont joyeux.
La nature aux cœurs comme aux yeux
Jette l’ivresse.

Cependant le charme inouï
Que prodigue à l’être ébloui
Mai qui flamboie,
Hélas ! ne sait plus m’émouvoir ;
Mon âme est fermée à l’espoir
Comme à la joie.

Je songe qu’une autre saison

Va ternir encor le gazon
Et les étoiles.
Je revois neiges et glaçons ;
Et je sens déjà des frissons
Jusques aux moelles.

Du sombre hiver je suis hanté.
Comme un poète l'a chanté
Dans sa tristesse,
Celui que le sort a blessé
« N'a qu'un printemps, c'est son passé,
« C'est sa jeunesse ! »

II

Après la neige et le froid noir,
Je me plais pourtant à revoir
Le lis éclore,
Rutiler le soleil joyeux
Sur les tombeaux silencieux
Qu'il baigne et dore.

Je me plais, désertant mon seuil,
Lorsque du merle ou du bouvreuil
Les chants s'éveillent,
À rentrer dans les champs étroits
Où, couchés au pied de la croix,
Les miens sommeillent.

Dans le cimetière dormant
Je retrouve un isolement
Qui me repose ;
Je rêve qu'avant bien des jours
J'irai là poser pour toujours
Mon front morose.

Je rêve qu'en un soir de mai,
Au flanc d'un coteau parfumé
De l'âpre Beauce,
Sous la terre je sentirai
Qu'une fleur du sol adoré
Croît sur ma fosse ;

Que cette fleur du doux pays
Où je reçus d'êtres chéris
L'adieu suprême.
Avec ses lèvres de carmin
Peut-être aura baisé la main
De ceux que j'aime.

Et je compte qu'à son parfum,
À pas lents, dans l'ombre, quelqu'un,
Dont je vénère
Les nobles et pieux accents,
Viendra parfois mêler l'encens
D'une prière.

À un lauréat de l'Académie française

Tu voulais recueillir, comme en un reliquaire,
Les noms des vétérans du groupe audacieux
Qui s'obstine à lutter pour garder sous nos cieux
Le verbe si fécond de la France, ta mère.

Tu fis un livre aussi viril que gracieux,
Une œuvre de justice, une œuvre salutaire...
Et la Gloire, là-bas, au pays des aïeux,
Hier, a sur ton chef posé sa main austère.

Bravo ! merci ! bravo ! – Devant l'altier fleuron

Qu'on verra désormais resplendir à ton front
Mon cœur français s'enflamme et mon âme est en fête.

Et, parce que mon nom à ton livre est scellé,
Je sens, moi qu'un désert sans palmes a brûlé,
L'ombre de tes lauriers descendre sur ma tête.

Tristesse

Le gel a flétri les rameaux
Des érables et des ormeaux
De nos bocages.
Un frisson de mort a passé...
Et le vent fauve et courroucé
Tord les branchages

Au creux des sillons assoupis
On ne voit plus tomber d'épis.
Les nids sont vides;
Et les tyroliens ailés
Quittent nos climats désolés
Pour les Floride.

Un froid linceul voile les cieux.
Son aspect sombre et soucieux
Angoisse l'âme.
Tout est morne, onde, champ, forêt...
Et le soleil comme à regret
Donne sa flamme.

Tout semble tressaillir d'effroi.
La voix des cloches dans l'air froid
Est sourde et fausse;
Et la feuille tombe des bois

Comme un pleur de l’œil aux abois
Sur une fosse.

Adieu les chansons du flot bleu !
Adieu les couchants d’or ! Adieu
Les matins roses !
Adieu l’enivrant gazouillis
De la brise dans les taillis !
Adieu les roses !

Plus de fleurs ! plus de chants d’oiseau !
Au fond du ravin le ruisseau
Écume et tonne…
Novembre est venu nous glacer…
Et dans mon cœur je sens passer
Le vent d’automne.

MARINES

En mer

À bord de *la Provence*, le 5 octobre 1909.

Depuis hier le vent du nord souffle en tempête :
Sous son fouet glacial les flots tordent leur crête
Et poussent, éperdus, d’horribles meuglements ;
Partout, autour de nous, des abîmes fumants
Se creusent, des sommets mouvants et blancs d’écume
Se dressent à travers les réseaux de la brume.
Depuis hier le vent déchire en mugissant

Les lames, les soulève, et sur le pont glissant
En laisse retomber des bribes convulsives.
Le jour à peine luit sur les vagues massives.
Qui battent sourdement les flancs du lourd *steamer;*
Le ciel sombre se fond avec la sombre mer :
À nos yeux le soleil dans la buée épaisse
N'est plus que le fanal d'une barque en détresse.
Et l'ouragan toujours souffle plus âprement.
Mais, malgré la fureur du grand flot écumant,
Malgré les mille assauts fougueux de la tourmente,
La Provence poursuit sa course triomphante,
Sans heurt, sans bruit, sans halte, avec l'aplomb du fort,
Du puissant, contre qui s'épuise tout effort,
Avec la majesté farouche du colosse
Devenu le dompteur de l'Océan féroce,
Avec la quiétude et la vélocité
Du goéland hardi fendant l'immensité.

Et demain surgiront les falaises de France.

La France!... Elle traverse, ainsi que *la Provence,*
Un océan battu des sauvages autans.
En vain le flot bondit jusque dans les haubans
Du grand navire humain sur les mers mondiales,
En vain, dans les brouillards aveuglants, des rafales
Rompent parfois ses mâts, hauts comme son orgueil,
L'impérissable nef, à travers maint écueil,
Sans hâte ni retard, sans frayeur ni colère,
Majestueuse, suit sa route séculaire,
Portant son libre et fier pavillon triomphal
Vers le port lumineux où brille l'Idéal,
N'interrompant jamais son périlleux voyage,
Et sous chaque soleil laissant un long sillage
– Qui sert à diriger dans l'ombre ses rivaux –
D'exemples immortels et d'immortels travaux!

Retour de pêche

À Henri d'Arles

Regardez, tout là-bas !... On voit – blanches mouettes
Se profilant au bord de l'horizon mouvant –
Lentement émerger douze voiles coquettes
Sous l'haleine légère et folâtre du vent.

Les fiers Gaspésiens reviennent de la pêche
Qui les a tout le jour retenus loin du bord.
Le ciel est clair, l'onde est calme, la brise est fraîche,
Le cormoran se tait, et la plage s'endort.

Dans le bleu sidéral une étoile s'allume.
La douce nuit de mai descend sur les grands flots.
Pas un vol d'alcyon n'effleure l'eau qui fume,
Pas un frisson des nids ne court sous les bouleaux.

Mais tout à coup les sons d'une cloche lointaine
S'élancent vers le ciel serein comme l'espoir ;
Et le souffle du large indolemment promène
Les suaves échos de l'angélus du soir.

Cet hymne de l'airain monte jusqu'à la nue
Qu'illumine le feu des phares de l'éther,
Et les rudes pêcheurs courbent leur tête nue
Pour saluer aussi l'étoile de la mer.

Avant qu'ils aient touché la plage où jase et chante
La vague harmonieuse aspergeant les cailloux,
Des femmes, la gaîté dans leur prunelle ardente,
Accourent du village au devant des époux.

Sautant dans les bateaux amarrés à la barre,

Chacune aide son homme à porter sur le *pier*
Ses dix *drafts* de morue – une pêche assez rare –
Qu'attend, pour les peser, le rigide *overseer.*

Puis, le poisson vendu, les dollars dans leurs poches,
Satisfaits, ces vaillants suivent maint sentier vert
Pour rentrer au logis, où, traînant leurs galoches,
Les vieilles sont en train de mettre le couvert.

Ô le frugal et gai souper dans la pénombre !
Ô l'appétit de loup !... Sur la nappe tout fond.
Le pain bis s'engloutit dans les bouches sans nombre,
La mélasse s'engouffre en des outres sans fond.

Quand chaque maisonnée a calmé sa fringale,
Quelques pêcheurs, suivis d'enfants et de vieillards,
Vont s'asseoir près de l'onde aux doux reflets d'opale,
Et sur le firmament promènent leurs regards.

Ils scrutent, du sommet calme de la falaise,
Les nuages planant comme de lourds oiseaux,
Pour savoir si demain la mer sera mauvaise,
Ou s'ils feront encor merveille sur les eaux.

Et, pendant qu'au loin tout s'efface sous les voiles
De l'ombre qui noircit les flots silencieux,
Plus d'un aïeul, fixant l'océan des étoiles,
Sent tomber sur son front la grande paix des cieux.

L'aurore

La nuit pâle s'enfuit ; l'étoile d'or s'éteint.
Dans les joncs somnolents s'éveillent des bruits vagues.
La mer blanchissante a des frou-frous de satin

Sur les galets polis et clairs comme des bagues.

Dans l’anse tout s’anime, hommes, bateaux et dragues.
Sur la dune, grisé de l’arôme du thym,
Le bouvreuil se querelle avec l’écho mutin.
La mauve et le pétrel rasent le pli des vagues.

La brume, qui voilait le fluide cristal
De ses plis opalins, dont la blancheur éclate,
S’envole sous le feu du flambeau matinal.

Et, rougissant la lame aux chatoîments d’agate,
Le soleil qui se lève, ardent et triomphal,
Sur l’horizon déroule une écharpe écarlate.

Sur la plage

La tempête a fermé son aile furibonde,
Qui tout à l’heure encor fouettait les matelots ;
La rafale du large étouffe ses sanglots ;
Mais la vague toujours déferle, écume et gronde.

La nuit tombe. Vers l’est pâli l’étoile blonde
S’allume comme un phare illuminant les eaux.
À terre tout se tait, la brise, les oiseaux,
La charmille touffue et la forêt profonde.

Tout se tait, sur la route et dans l’enclos bénit,
Sous la feuille qui pousse, au bord de l’eau qui coule,
Sur l’herbe de la plaine et la mousse du nid.

Et, pendant qu’à mes pieds la lame se déroule,
Je promène mon œil enivré d’infini
Entre le bleu du ciel et le blanc de la houle.

La mouette

À bord de *la Bretagne,* ce 6 décembre 1909.

De l'occident brumeux, subitement surgi,
Le vent râle, le vent meugle, le vent mugit
À travers l'infini de l'océan qui bave
Et roule autour de nous plus d'une sombre épave.
Le vent pleure, le vent siffle, le vent rugit,
Et sous ses lourds assauts le vaste flot, rougi
Par le dernier lambeau du soleil qui se couche,
Mêle à ses bruits stridents son bramement farouche.
Un nuage grisâtre émerge à l'horizon,
S'étirant sur le ciel comme une ample toison.
La tempête s'avance, et, battu par la houle
Qui tour à tour bondit, court, s'abat, monte et croule,
Le grand paquebot fend majestueusement
La froide immensité de l'abîme écumant ;
Et les efforts sans nom de l'onde convulsive
Sont impuissants et vains contre la nef massive.
Derrière elle et comme elle inlassable et narguant
Les chocs vertigineux du sauvage ouragan,
La mouette poursuit sa course accoutumée
À travers le brouillard et la noire fumée
Qui monte de l'enfer allumé dans les flancs
Du rapide steamer en proie aux flots hurlants.
Contre les tourbillons croissants de la bourrasque
Elle vole d'une aile inconstante et fantasque,
Elle tournoie au ras des eaux l'éclaboussant,
Elle file tout droit, d'un trait calme et puissant,
Devant elle dardant un œil noir qui flamboie,
Et, parfois, frémissant d'une indicible joie,
Elle monte, elle plane, ou plonge tout à coup
Dans le creux tournoyant de la lame qui bout,

Remonte d'un coup d'aile au ciel voilé de brume,
Redescend aussitôt, se pose sur l'écume
De la vague, s'y berce, avec elle se fond,
Puis reprend un essor plus léger et plus prompt,
Nous rejoint, nous dépasse, et de nouveau s'arrête.
Ferme son vol, s'abat encore sur la crête
Des grands flots éraflés par l'âpre souffle amer,
Disparaît entre deux gonflements de la mer,
Reparaît, et, rasant les ondes éperdues,
S'efface dans la nuit des mornes étendues.

AU FIL DES HEURES

Victus sed victor

Poème lu par l'auteur devant la statue
de Montcalm, à Québec, le 16 octobre 1911.

Tout près d'ici, tout près du sol que nous foulons,
Altier comme Québec debout sur sa falaise,
Plein du feu des Klébers et des Timoléons,
En voulant rallier ses fougueux bataillons,
Montcalm tomba, frappé par une balle anglaise.

Montcalm tomba, vaincu par le destin jaloux ;
Mais sa défaite fut glorieuse et féconde,
Et son nom, radieux et caressant pour nous,
Et que nous devrions répéter à genoux,
Comme un flambeau divin luit pour le Nouveau-Monde.

Oui, sa défaite fut féconde sous nos cieux,

Et le sang qu'il versa dans la plaine voisine,
Ô miracle ! baigna tout le sol des aïeux,
Y fit croître et fleurir des rejetons nombreux,
Dont nul soc meurtrier n'atteindra la racine.

Oui, grâce à sa valeur, grâce à son dévoûment,
Le fier triomphateur respecta notre race,
Et, sous le sceptre anglais, nous portons hardiment,
Pour repousser l'entrave et l'asservissement,
La loyauté pour lance et la foi pour cuirasse.

La gloire de Montcalm ignore tout déclin.
Toujours elle grandit, comme croît la lumière,
Comme dans un ciel pur le soleil du matin,
À mesure qu'il monte à l'horizon lointain,
Verse plus de rayons éclatants à la terre.

Et tant que vers la mer le fleuve souverain,
Qui vit combattre et choir l'immortel capitaine,
Roulera ses flots d'or, forte comme l'airain
Qui nous montre aujourd'hui son front vaste et serein,
Sa mémoire vivra dans l'âme canadienne.

Son premier revers fut un suprême succès ;
Et, quand on le coucha dans le sol qu'une bombe
Avait ouvert non loin d'un bastion français,
Le feu d'une rancœur séculaire à jamais
S'ensevelit avec le guerrier dans sa tombe.

Tel Wolfe terrassé dans l'âpre engagement
Qui décidait du sort d'un peuple à la mamelle,
Par sa mort Montcalm a, sous notre firmament,
Commencé l'union qui lie étroitement
La puissante Albion à la Gaule immortelle.

Et, pendant que, pieux, monte vers le héros

L'hommage de la vieille et fière capitale,
Peut-être les vaillants et glorieux rivaux
Cherchent-ils, réveillés en leurs sombres caveaux,
À se serrer la main dans l'ombre sépulcrale.

Il semble que l'un d'eux nous dise en ce moment :
– Puisque Dieu veut qu'ici des races étrangères
D'un empire nouveau jettent le fondement,
Formez, mariant l'or pur au pur diamant,
De deux peuples naissants un grand peuple de frères !

Sentant couler en vous le sang noble et fécond
Que prodiguèrent, pleins d'une ardeur sans rivale,
Les hardis descendants du Franc et du Saxon,
Efforcez-vous, les yeux sur le même horizon,
De cimenter partout l'Entente cordiale ! –

À un évêque canadien

À l'occasion de son retour d'Europe.

Quand le drapeau français, que la gloire illumine,
S'envola du sommet de nos murs en ruine,
Au milieu des navrants sanglots d'un peuple enfant,
Que l'Amérique avait toujours vu triomphant,
Aux bords du Saint-Laurent, dédaignés de Voltaire
Et convoités depuis cent ans par l'Angleterre,
Nos ancêtres n'étaient que soixante milliers
De soldats défricheurs sans pain et sans souliers.
Ne pouvant repasser les flots de l'Atlantique
Et retourner aux champs de la patrie antique,
Dont ils devaient sans fin garder le souvenir,
Abhorrant leurs vainqueurs, redoutant l'avenir,
Attirés par l'éclat de la terre voisine,

Où l’arbre du Progrès étendait sa racine,
Où le soleil plus chaud fait les prés plus féconds,
Les Canadiens songeaient à fuir des bois profonds
Qui naguère tombaient sous la cognée active,
Pour s’en aller planter leurs tentes sur la rive
Qu’abrite maintenant l’étendard étoilé.
Mais les nobles pasteurs du troupeau désolé
Qu’à sa vieille rivale abandonnait la France,
Élevèrent la voix, montrant le gouffre immense
Où sa langue, ses mœurs et sa foi pourraient choir,
S’il allait lâchement déserter le terroir
Qu’à la pointe du soc, et tout fiers de leur rôle,
Avaient jadis conquis les enfants de la Gaule.
Aussi, prêtant l’oreille aux avertissements
Que leur donnaient ces chefs généreux et cléments,
Qui, tout émus encor des récentes batailles,
Étouffaient dans leur cœur la voix des représailles
Et de leurs conquérants pardonnaient les affronts,
Nos pères, résignés, inclinèrent leurs fronts
Devant l’arrêt du sort, et, sans trahir la France,
Au drapeau d’Albion jurèrent allégeance,
Et restèrent aux bords fécondés de leur sang.

Toujours ainsi guidé, notre peuple naissant
Prodigieusement, prospéra sous l’égide
D’une puissance aussi vaillante que rigide.
Sa loyauté fut sainte, et, lorsque l’étranger
Traversa la frontière, on le vit se ranger,
Plein de tout l’ancien feu de son ardeur guerrière,
Sous les plis glorieux des couleurs d’Angleterre ;
On vit Salaberry, nouveau Léonidas
Sauvant la colonie avec trois cents soldats,
De son sabre tracer le nom d’une victoire
Dont éternellement s’étonnera l’Histoire,

Et montrer aux Saxons tout fiers de son succès
Qu'en nos veines toujours coulait le sang français,
Que nous n'avions perdu rien de la mâle audace
Qui fit sous tous les cieux triompher notre race,
Et que nous avions droit de marcher à côté
Des vainqueurs dont le cœur bat pour la liberté.

Grâce à la loyauté que ces fervents apôtres
Avaient enracinée au fond du cœur des nôtres,
Albion conserva le plus brillant fleuron
Qui jamais resplendît à son auguste front;
Un peuple nouveau-né, menacé du naufrage,
Sut rester à son poste et conjurer l'orage;
Et ce peuple, arraché par miracle au péril
Comme autrefois l'enfant Moïse sur le Nil,
Ne veut, pour lui montrer sa route, d'autres guides,
Sur les bords du grand fleuve et des grands lacs limpides,
Que les soldats du Christ. Et ces preux, constamment
Emportés par le zèle et par le dévoûment,
S'enfoncent sous les bois, suivis de gars robustes,
Pour qui nos pins géants ne sont que des arbustes,
Et sous l'effort vaillant de ces hommes de fer
La vaste forêt croule avec un bruit d'enfer,
Et partout où dormait la solitude vierge
Un hameau se profile, un blanc clocher émerge...

Parfois un des prélats dont nous sommes si fiers
Quitte un instant nos bords et traverse les mers:
Il va fouler les champs radieux et prospères
D'où sont venus jadis ceux qui furent nos pères,
Et prosterner son front auguste et vénéré
Sur le sol que le sang de Jeanne a consacré.
Au pied des monuments de France et d'Italie,

Dans un rêve extatique il se plonge et s'oublie;
À des sources de foi, d'espérance et d'honneur
Il rafraîchit son âme, il retrempe son cœur,
Il savoure le pur parfum de la prière.
Sous les plafonds du Louvre ou les arcs de Saint-Pierre,
Avide d'idéal, il grise son regard
De tout l'enivrement prodigieux de l'Art;
Il puise au Colisée, à la Sainte-Chapelle,
Dans la Ville-Lumière et la Ville Éternelle,
Éblouissant ses yeux de leur rayonnement,
Une nouvelle ardeur, un nouveau dévoûment,
Pour veiller et lutter pour son troupeau qui prie,
Pour aimer et servir l'Église et la Patrie.

Et nous brûlons d'aller saluer son retour,
Car nous lui conservons ici tout notre amour,
Nous craignons, au bercail, le loup cherchant sa proie...
Et, comme les brebis qui tressaillent de joie
En voyant reparaître au lointain le berger
Qui les aime et les tient à l'abri du danger
Dont le fauve, aux aguets, les menace sans cesse,
Nos cœurs reconnaissants palpitent d'allégresse,
Lorsque notre œil, sondant l'immensité des eaux,
Découvre à l'horizon les voiles des vaisseaux
Ramenant sous nos cieux ces absents vénérables.
Oui, nous les chérissons, au pays des érables,
Les confesseurs du Christ, que de nouveaux Judas
Sur des bords étrangers couvrent de leurs crachats.
Et comment pourrions-nous ne pas chérir ces hommes?
Patriotes, ils nous ont faits ce que nous sommes;
Pour nous ils ont souffert, pour nous ils ont lutté;
Et si nous jouissons de cette liberté
Qui fait de notre plage une terre bénie,
Si nous avons jadis vaincu la tyrannie,
Si d'un siècle fécond nous voyons les éclairs
Illuminer nos champs, nos forêts et nos mers,

Si nous restons toujours ce qu'étaient les ancêtres,
Nous devons ces bienfaits augustes à nos prêtres.
Oui, grâce à ces pasteurs, le flambeau du Progrès
Rayonne sur nos eaux, nos bois et nos guérets.
Plus de désert sans fin ! plus de plaine inféconde !
Où le fauve hurlait la vapeur siffle ou gronde.
Partout les Edison changent les nuits en jours,
Les champs dressent leurs blés et les cités leurs tours ;
Où fumait le wigwam la coupole flamboie,
Des temples saints, où l'art chrétien déjà déploie
L'envergure de l'aigle ou le vol du condor,
Jusqu'au dais sidéral portent leurs flèches d'or ;
Et partout des foyers de science surgissent,
Des horizons nouveaux s'ouvrent et s'élargissent.
Vers son but notre race avance incessamment.
Quel fécond et superbe épanouissement !
Sur la scène, au prétoire, aux rostres, dans la chaire,
Le verbe des aïeux, cette langue si chère,
Pour qui nous avons tous si vaillamment lutté,
Cette langue d'amour, de force et de clarté,
Vibre avec la souplesse et la force dont vibre
La parole ou le chant d'une nation libre.
Ô la fécondité du vieil esprit gaulois !
Vaincus, nous triomphons et nous faisons nos lois ;
Notre forum, qu'emplit la foule souveraine,
Retentit des accents mâles des Démosthène ;
Nos cathédrales ont leurs Listz et leurs Mozart ;
Et Paris, le Paris des lettres et des arts,
Si prodigue parfois d'encens et d'harmonie,
Mais qui pour ceux-là seuls qu'a marqués le génie
Fait résonner sa lyre et brûler ses parfums,
Acclame nos sculpteurs, nos peintres, nos tribuns,
Redit l'écho divin des chants de nos poètes
Exaltant les succès ou pleurant les défaites
De Celle qui, là-bas, devra rester toujours
Notre mère. Oui, pour nous resplendissent des jours

D'abondance, de paix, d'orgueil, d'espoir et d'aise.
Quel avenir nous est promis ! quelle genèse !
Dans leur ascension vers le Beau, vers le Grand,
Rien ne peut arrêter les fils du Saint-Laurent.
Nulle race ne fut plus féconde et virile.
Hier encor nous étions à peine neuf cent mille,
Nous serons dans cent ans plus de vingt millions.
Nés d'un peuple chez qui bat le cœur des lions,
D'un peuple qui partout sème, fonde et délivre,
Aux bords laurentiens nous voulons faire vivre,
Sous le fier tricolore ou sous les fleurs de lis,
La France des Pasteur, des Pascal, des Clovis…
Et, comme survécut cette France si belle
Aux cent coalitions qui fondirent sur elle,
Nous saurons résister à tout brutal effort
Tenté pour nous noyer ou changer notre sort,
Nous saurons déchirer tout drapeau tyrannique ;
Et nous accomplirons, sur le sol d'Amérique,
Pour la sainte Patrie et pour les saints Autels,
Des travaux glorieux, des travaux immortels
Comme tout ce qu'enfante une race choisie,
Immortels comme l'Art, la Foi, la Poésie,
Comme tout ce qui porte, ô sublime unité !
L'empreinte de la Gaule et de la Liberté !

À Jean Aicard

Membre de l'Académie française

Sans avoir contemplé la plage où sont éclos
Tes poèmes vibrants d'amour et d'espérance,
Maître, depuis longtemps je connais la Provence,
Sa Lyre aux larges vers, son Rhône aux larges flots.

Ton cher pays me hante, et, malgré la distance,
Je perçois le soleil qui dore ses tombeaux ;
J'entends la grande voix du mistral sur les baux,
Je hume la lavande au bord de la Durance.

Mon œil est fasciné par le front du Ventoux ;
Le cri de la cigale à mon oreille est doux ;
Le son du galoubet m'emplit de gaîté folle.

Et, lorsque les échos de tes chants du Midi
M'arrivent à travers l'Atlantique attiédi,
Je sens mon cœur léger danser la farandole.

À Miguel Zamacoïs

Souvent, lorsque la nuit de mai pâle et pensive
Envahit les grands flots du Fleuve qui s'endort,
Écartant de la main la branche ou l'ajonc d'or,
Je vais, distrait, fouler le sable de la rive.

Tour à tour l'œil au ciel et sur l'eau fugitive
Qui reflète en son calme azur les pins du Nord,
J'aime à voir vers le sud cingler la nef massive
Dont l'inlassable vol nargue en mer tout essor.

En suivant du regard son froid sillon sur l'onde,
Je songe au clair Midi que le soleil inonde,
Qu'embaument le muscat, la lavande et le miel.

Et, l'oreille tendue à la rumeur des grèves,
Tourné vers ton pays, maître, je fais des rêves
Profonds comme la mer, vastes comme le ciel.

La monture du poète

D'après Schiller

Un poète, pâli par la faim et l'extase,
Résolut, un matin, d'aller vendre Pégase
À la foire voisine.
                                        Un éclair dans les yeux,
Du feu dans les naseaux, le cheval glorieux,
Dont les sots de tout temps ont redouté l'approche,
Sur son maître attachant un regard de reproche,
Piaffait, ruait, poussait de moment en moment
Vers le ciel radieux un long hennissement,
Qui faisait tressaillir les échos de la ville.
Et la foule, devant cette bête fébrile,
Constamment répétait : – Quel superbe animal !
Il est fâcheux pourtant que son corps sans égal
Soit ainsi déformé par ces deux grandes ailes
Qui ne servent à rien et semblent si rebelles…
Quel dommage ! Il est vrai que c'est sa rareté
Qui fait son prix. Mais quel dompteur, quel exalté
Oserait chevaucher une pareille bête ?
Autant vaudrait tenter de brider la tempête. –

Et l'on se méfiait, et pas un ne voulait
Acheter le griffon.
                                        Monté sur un mulet,
Un vigneron s'en vint et dit, fixant Pégase :
– Lorsque des ceps trop longs me nuisent, je les rase.

Ces deux ailes aussi nuisent, et l'on pourrait
Les couper, les lier… Cet étalon vaudrait
Dix fois plus, dépouillé d'une telle envergure.
En tout cas, je paierai cent francs de la monture.

Tope ! fait le poète, enchanté du marché.

Par son maître nouveau Pégase est harnaché,
Attelé... Mais à peine a-t-il quitté la foire,
Que le grand altéré de rayons et de gloire
S'élance, renversant soudain dans un fossé
Le véhicule avec le conducteur blessé,
Au milieu d'un épais tourbillon de poussière.

– Cette leçon devra me servir, dit Jean-Pierre,
On ne peut sans péril atteler l'étalon.
Devant faire bientôt un voyage très long,
Conduire des amis très nombreux, je vais mettre
Le poulain – que sans doute aucun n'a pu soumettre
– En avant de mes deux mulets, qu'il aidera...
Au reste, j'en suis sûr, l'âge le calmera.

Sous son nouveau harnais le griffon se comporte
À merveille d'abord, et lestement emporte
Le coche plein d'amis avec les deux mulets,
Se moquant du fardeau, méprisant les relais.

Mais soudain vers l'azur il lève la paupière,
Il reconnaît son champ, son grand champ de lumière,
Il hennit, il bondit, s'écarte du chemin...
Et le voilà courant, dédaigneux de tout frein
Et secouant la plus farouche des crinières...
Les voyageurs, tremblants, aux rênes cramponnés,
Poussent à chaque instant de longs cris forcenés;
Et bientôt, disloqué par mille heurts, le coche
S'affaisse lourdement sur un quartier de roche.

– Ça va mal, dit Jean-Pierre ahuri, ça va mal!
Je ne pourrai jamais dompter cet animal,
Qui, loin de s'amender, de jour en jour empire.
Le seul jeûne saura peut-être le réduire.
Essayons. –
                    Il essaie, et, durant un long mois,

Laisse souffrir de faim l'hippogriffe aux abois,
Qui maigrit et n'est plus que l'ombre de lui-même.
Il va la tête basse et la prunelle blême.
Il tremble de faiblesse, et regrette le temps
Où son vol emportait les mulets haletants.
Il voudrait se revoir au milieu des poètes,
Qui pourtant ne pouvaient lui donner que des miettes.
Son ossature inspire à présent de l'horreur.
Alors, ne craignant plus, devant cette maigreur,
Que le poulain fougueux ne s'emballe et ne rue,
Jean-Pierre avec le bœuf l'attelle à la charrue.
Oui, le noble animal, le fier cheval ailé,
Au grand bœuf indolent et lourd est accouplé.
Quelle humiliation ! quel bizarre spectacle !
Aussi bien l'hippogriffe affreusement renâcle,
Se cabre, essaie à fuir, cherche à rouvrir son vol,
S'affaisse, de ses pieds égratigne le sol,
Se relève, retombe aussitôt sur le chaume.
Mais il ne tourne plus les yeux vers son royaume,
Et, d'écume mouillant le sillon commencé,
Retenu par le poids du grand bœuf renversé,
Il se tord et se roule à travers la fumure,
Qui salit sa puissante et superbe envergure.

– Tu n'es donc propre à rien, maudite bête ! dit,
Faisant claquer son fouet, le fermier qui bondit,
Tu n'es donc propre à rien, que je ne puis te faire
Aider le bœuf docile à labourer la terre !
Ton premier maître était un misérable escroc.

Et les coups pleuvent dru du chanfrein au garrot.
Et, pendant que le fouet, claquant, sifflant, assomme
La bête, tout à coup paraît un beau jeune homme,
Qui tient entre ses mains une lyre, et dont l'œil
Étincelle du feu d'un indomptable orgueil.

– Mais perds-tu la raison ? es-tu pris du délire ?
Demande au paysan le porteur de la lyre.
Crois-tu qu'au même joug on puisse sans danger
Lier le bœuf si lourd et l'oiseau si léger ?
Prête-moi ce cheval ! prête-le-moi, te dis-je,
Et je te ferai voir à l'instant un prodige ! –
La bête, dételée, au ciel lève les yeux.
Le jeune homme bondit sur son dos tout fangeux...
Sous le fier cavalier le fier coursier s'élance,
S'enlève dans l'espace, et sa prunelle lance
Des éclairs... Ce n'est plus un cheval, c'est un dieu...
Ventre au nuage, il court au grand domaine bleu,
Dans les gouffres du ciel il plonge, il plonge, il plonge,
Et se perd dans l'abîme insondable du songe,
Laissant derrière lui, pour marquer son chemin,
Un radieux sillon de rose et de carmin.

Le violoniste

À Gustave Comte

Ô le mystérieux pouvoir de la Musique !
Depuis les jours sacrés d'Orphée et d'Arion
Enivrant le dauphin et charmant le lion,
Nul ne peut résister à son souffle magique
Où palpite le vol de l'Inspiration !

Un jour, à Montréal, au pied de la colonne
Qui porte à son sommet Nelson à Trafalgar,
Un béquillard, au teint livide, à l'œil hagard,
Râclait du violon, malgré le vent d'automne
Fouettant son corps mouillé des pleurs d'un froid brouillard.

Il râclait, il râclait, et la foule mobile

Restait indifférente aux cris de l’instrument,
Fermait les yeux devant le triste affaissement
Du pâle garçonnet qui tenait la sébile…
Il râclait, il râclait, sans trêve, obstinément.

En vain le malheureux par sa fugue entêtée
S’efforçait d’arrêter les passants dédaigneux,
En vain l’enfant malade et des pleurs dans les yeux,
Faisait tinter des sous dans l’écuelle agitée…
Hélas ! rien ne tombait aux pâles haillonneux.

Cependant un piéton, à la démarche, altière,
Attiré par les sons du violon criard,
Remarquant l’abandon navrant du béquillard,
S’arrêta, se troubla, fit un pas en arrière…
Puis marcha vers le couple, et, parlant au vieillard :

« Je voudrais essayer ton violon, confrère,
Dit le passant avec un sourire charmant,
Je voudrais l’essayer un tout petit moment,
Pour voir si je pourrais soulager ta misère…
… Non, non, ne cache pas ainsi ton instrument… »

Et, dégantant soudain une main fine et blanche,
Il saisit le crincrin que le vieux lui cachait,
– Comme un enfant peureux étreignant un hochet,
– Et, l’œil en feu, campé fièrement sur la hanche,
Fébrilement passa sur les cordes l’archet.

Mais à peine avait-il égrené quelques notes,
Que les passants, surpris, s’étaient groupés autour
De ce musicien qui faisait tour à tour
Gazouiller sous ses doigts rossignols et linottes,
Et dont le cœur semblait tout flamme et tout amour.

Bientôt les sons joyeux devenaient lents et graves :

Un andante vibrait au lieu des allégros.
Ensuite des soupirs, des plaintes, des sanglots,
Sous ses doigts tressaillaient, farouches et suaves
Comme la grande voix des brises et des flots.

Et les gémissements du mendiant aux portes
Des riches assouvis de parfums et de vin,
L’appel du naufragé qui se lamente en vain,
Les bruits du vent glacé roulant les feuilles mortes,
Sortaient des flancs émus de l’instrument divin.

Brusque transition ! des cordes harmoniques
S’envolent tout à coup les vifs accords du bal.
Les rires, les chansons, les cris du carnaval…
Les citadins, poussant des bravos frénétiques,
Entouraient de plus près le maître sans rival.

Mais le musicien reprend la note triste
Et fait pleurer les sons sur le déshérité
Pour qui jamais ne brille un rayon de gaîté.
Ses arpèges, tout pleins de son âme d’artiste,
Semblaient clamer à tous : « Faites la charité ! »

Il suppliait pour ceux qui gémissent sans trêve
Et que le sort paraît s’obstiner à meurtrir,
Pour les pauvres honteux, que nul ne voit souffrir,
Qui, pareils aux oiseaux du bois ou de la grève,
Blessés par le chasseur, se cachent pour mourir.

Émus comme la fleur ou la feuille qui tremble
Aux sonores baiser d’un vent mélodieux,
Sous le charme vainqueur de ce souffle des cieux,
Tous les fronts pâlissaient et s’inclinaient ensemble,
Tous les yeux se mouillaient de pleurs silencieux.

« Maintenant secourez la pauvreté souffrante,

Pendant qu'en votre cœur parle la charité »,
Dit le violoniste avec simplicité.
Puis il rentra, furtif, dans la foule béante
Qui referma sur lui son grand flot agité.

Et l'aumône coula comme l'eau d'une source…
Dans le noir couvre-chef du vieillard à genoux
Les brillants louis d'or se mariaient aux sous.
Des femmes, regrettant l'absence de leur bourse,
S'affolaient, déliraient, et donnaient leurs bijoux.

Et tous se demandaient, ivres de l'harmonie
Qui venait d'éveiller dans les cœurs tant d'échos,
Quel était ce charmeur, quel était ce héros
Dont l'abnégation égalait le génie
Et dont la modestie avait fui les bravos.

Et, pendant que plus d'un bénissait dans son âme
Celui qui, rayonnant de l'éclair immortel,
Avait ainsi voulu fléchir le sort cruel,
Parmi les citadins fascinés une femme
Répétait : « C'est sans doute un messager du ciel » !

Ô le mystérieux pouvoir de la musique !
Depuis les jours sacrés d'Orphée et d'Arion
Enivrant le dauphin et charmant le lion,
Nul ne peut résister à son souffle magique
Où palpite le vol de l'Inspiration !

Sacrilège

D'après une fantaisie en prose de Léon Chavignaud.

On a traîné devant le juge de police

Une femme encor jeune, et qui, sous sa pelisse
De velours, semble avoir connu des jours meilleurs.
– Votre nom, accusée ?
– Adrienne Desfleurs.
– Vous avez dérobé, la semaine dernière,
Une couronne...
– Oui, Votre Honneur, au cimetière...
Mais je ne croyais pas faire un aussi grand mal.
– Vous ne pouvez ainsi parler au tribunal.
Vous êtes sacrilège...
– Oh ! je vous en conjure,
Ayez pitié de moi ! cessez votre torture !
Ou je mourrai de honte et de confusion.
– Il fallait avoir honte avant votre action.
Il est trop tard.
– De grâce ! écoutez-moi bien, juge !
Je confesse ma faute. Oh ! soyez mon refuge !
Oui, soyez indulgent !
– Cessez de sangloter,
Reprenez vos esprits, et veuillez raconter
Ce que vous avez fait.
– Oui, je vais tout vous dire,
Sans rien atténuer...
Ma vie est un martyre
Cruel comme le fer et comme le poison,
Et qui fera sombrer encore ma raison...
Que vais-je devenir si quelqu'un ne m'assiste ?
L'an dernier, je perdis mon époux, humble artiste,
Bon père, bon chrétien... Le découragement
Aurait pu me tuer dans mon délaissement,
Si le ciel – dans la nuit toujours un rayon brille –
N'eût voulu me laisser une petite fille
Qu'un vieil ami lointain gardait depuis quatre ans.
Son retour fut pour moi le retour du printemps.
Nuit et jour je cousais pour chasser la misère
Du foyer. Mais, hélas ! lorsque le vent contraire

Souffle sur une vie, il la fait tous les jours
Plus pénible et plus triste. Et j'étais sans recours
Sans force, sans espoir, sans rien qui me soutienne.
Je manquai de travail. Et je gagnais à peine
De quoi nourrir ma pauvre enfant, qui s'étiolait.
Encore si j'avais pu lui donner mon lait !
Elle mourut bientôt, comme l'ange s'envole.
Dans mes pleurs ma raison coula... Je devins folle,
Et je fus, un matin, internée à Beauport.
Je restai là deux mois. Quelle épreuve ! quel sort !
Qui donc saura jamais où le destin nous mène ?
Au retour, j'allai voir, une fois la semaine,
La fosse de ma fille en un coin écarté...
Comme l'argent manquait, je n'avais acheté
Qu'une croix de bois, sans nom, sans la moindre chose
Pouvant dire aux passants : « C'est là qu'Éva repose ! »
Jusque dans le tombeau l'obscur déshérité
Semble encor poursuivi par la fatalité.
Cependant je pouvais prélever, les dimanches,
Sur des sous épargnés un bouquet de fleurs blanches.
Et quand j'avais prié, répandu bien des pleurs,
Je couvrais de baisers pieux mes humbles fleurs ;
J'allais les déposer sur la fosse chérie,
Espérant que là-haut quelque mère attendrie
Me ferait réunir bientôt à mon enfant...

La femme s'arrêta, des spasmes l'étouffant ;
Et plus d'un dans la salle essuya sa paupière
Au récit douloureux de cette prisonnière
Capable de toucher même un cœur de granit.
Ému, le juge aussi se taisait. Il finit
Par rompre le silence ; et, d'une voix fébrile :
– Vous étiez sans travail, vous étiez sans, asile,
Quand on vous a...
                                        – Sans asile et sans pain,
J'endurais les tourments horribles de la faim,

Avec peine j’avais pu marcher vers la tombe
Où repose le corps de ma chère colombe,
Et, de mes jours sentant vaciller le flambeau,
Frissonnante du froid qui glace le tombeau,
Je désirais mourir à côté de ma fille…

– C’est bien ! mais la couronne…
                                                  – Arrivée à la grille
Du cimetière, hélas ! je compris mieux mon sort.
Cette fois dans le champ lugubre de la mort
J’entrais sans un bouquet, sans la moindre fleurette.
C’est alors que je fus coupablement distraite,
Et que je convoitai les trésors des défunts
Endormis sous leur tertre inondé de parfums.
Aux aguets, front baissé, je m’approchai du marbre
D’un tombeau que voilaient les rameaux d’un grand arbre,
Et sur qui s’effeuillaient des couronnes. C’était
Le tombeau d’une mère, et cela m’invitait…
Me glissant à travers d’épaisses graminées,
Je pris une couronne, une des plus fanées,
Qui semblait déparer ces offrandes de choix,
J’allai la mettre au pied de la modeste croix
De mon enfant… Voilà l’histoire de mon crime,
Et vous avez suivi mes pas jusqu’à l’abîme
De honte et de mépris où l’on veut me noyer.
Maintenant, dites-moi, pouvez-vous châtier
Une mère d’avoir eu la sainte faiblesse
D’obéir à son cœur débordant de tendresse ?…
Elle se tut, la voix éteinte en un sanglot.

Le juge, l’œil en pleurs, n’articula qu’un mot :
Mais quand ce mot tomba de sa lèvre royale,
Un bravo délirant éclata dans la salle.

Un vol

Sept heures du matin, au début de l’automne.

Le soleil se levait dans un ciel qui moutonne,
Et la brume noyait à demi ses rayons.
L’air piquait, et le vent roulait en tourbillons
Les feuilles de l’érable aux branches presque nues
Sur les trottoirs boueux, le long des avenues…

Matineux et bavards comme les passereaux
Qui viennent pépier, dès l’aube, à nos carreaux,
Les laitiers commençaient à servir leurs pratiques.
Les buvettes s’ouvraient ; les garçons de boutiques,
Craignant d’être en retard, trottinaient lestement.
Mille bruits s’éveillaient, et le sourd roulement
Des fardiers annonçait bruyamment que la ville
Avait déjà repris son mouvement fébrile.
La foule s’animait comme une onde qui bout.
Et moi, que le soleil trouve toujours debout,
J’écoutais la rumeur, incessamment accrue,
Qui dans l’air glacial s’élevait de la rue,
Je regardais, ayant entr’ouvert mes volets,
Où dansaient vaguement quelques rayons follets,
Les feuilles tournoyer à flots devant les portes ;
Et je les comparais aux illusions mortes
Qui, gardant de l’espoir comme un reflet moqueur,
Tourbillonnent encor sur les chemins du cœur.

Tout à coup, à travers le grand bruit monotone
De la ville, un refrain de romance bretonne,
Dit sur un ton vibrant d’inénarrable émoi,
Sur les ailes du vent arriva jusqu’à moi,

Comme l’écho perdu d’une douleur immense.

Je me penchai pour voir d’où venait la romance.

Presque en face, debout sur le trottoir glacé,
Un pauvre mendiant aveugle, tout cassé,
Vers les passants tendait vainement sa sébile
D’un bras peut-être aussi timide que débile,
La bouche épanouie et souriant aux cieux.

Tout près stationnait, morne et silencieux,
L’attelage poudreux d’un laitier.
                                        L’haridelle
Qui traînait les bidons, patiente et fidèle,
En dépit de la bise et des cris du passant !
Attendait, sans broncher, son conducteur absent,
Sans doute oubliant l’heure au fond d’une buvette.
Dans la placidité d’une douleur muette,
L’animal, tête basse, avait l’air de songer,
Faisant peut-être un rêve où n’aurait pu plonger
L’instinct du maître moins clairvoyant et moins sage.
Par moments le cheval relevait son visage,
Où pour moi se lisait quelque chose d’humain,
Vers celui qui chantait, une écuelle à la main ;
Comme s’il eût compris que des liens intimes
Devaient les rapprocher, eux les sombres victimes
De l’âge, du travail et de l’infirmité,
Et comme s’il eût plaint l’homme déshérité
Devant lequel, hélas ! le passant égoïste
Se détournait.
                    Toujours l’aveugle, seul et triste,
À la bise jetait sa dolente chanson,
Toujours l’arbre laissait ses feuilles à foison
Choir à ses pieds, avec un sinistre murmure.
Soudain une fillette à la pimpante allure
Passa près du vieillard, distraite lui jeta

Un rapide coup d'œil, brusquement s'arrêta,
Mit la main au sachet suspendu sur sa mante…
Mais un geste, accusant une fureur charmante,
M'annonça que l'enfant maudissait le hasard
Qui vous fait oublier votre bourse au départ.

Cependant du laitier l'enfant voit la charrette
Et promène autour d'elle un œil qui s'inquiète,
Pour voir si des malins ne l'observeront point,
Et, le temps de le dire, elle enlève du poing
De l'aveugle surpris et pestant sa sébile,
Monte dans la voiture, et, d'une main fébrile
Saisit un des bidons, le couche sur le flanc,
En fait presque aussitôt couler un filet blanc,
Redescend et remet au vieux l'écuelle pleine
De lait encore chaud, puis, sans reprendre haleine,
À toutes jambes fuit, délirante, à tâtons,
Égarée à travers la foule des piétons,
Furtive, et retournant à chaque instant la tête.

Et j'ai trouvé le vol aussi plaisant qu'honnête.

Sur les eaux

Au poète Auguste Dorchain

Sous le ciel printanier, où le soleil levant
Commence de verser sa lueur incertaine,
Le lac voisin, moiré par l'haleine du vent,
Berce un léger esquif sur son azur mouvant,
Embaumé des senteurs subtiles du troène,
Sous le ciel printanier, où le soleil levant
Commence de verser sa lueur incertaine.

La nacelle, fendant les flots harmonieux

Sous les élans rythmés de la rame sonore,
Balance dans ses flancs un couple d'amoureux,
Qui va bientôt tirer sur le rivage ombreux,
Effleuré des rayons indécis de l'aurore,
La nacelle fendant les flots harmonieux
Sous les élans rythmés de la rame sonore.

La brise nous apporte en passant des fragments
Du fébrile entretien du couple sur la lame.
Nous savons qu'un soupçon torture un des amants
Et qu'ils se font tous deux de tragiques serments;
Car, en dépit du bruit cadencé de la rame,
La brise nous apporte en passant des fragments
Du fébrile entretien du couple sur la lame.

À mesure que monte à l'horizon lointain
Le disque du soleil libre de tout nuage,
Plus gaîment, dans le calme et la paix du matin,
Le lac donne aux rochers son baiser argentin,
Plus gaîment le bouvreuil siffle sous le feuillage,
À mesure que monte à l'horizon lointain
Le disque du soleil libre de tout nuage.

Mais tout à coup, jetant l'épouvante aux oiseaux,
Résonnent des mots pleins d'indicible détresse,
Suivis d'un clapotis sinistre dans les eaux.
L'esquif allait frôler un fouillis de roseaux,
Que la brise faisait chanter sous sa caresse;
Mais tout à coup, jetant l'épouvante aux oiseaux,
Résonnent des mots pleins d'indicible détresse.

Un double suicide, hélas! a profané
Le pur cristal du lac que l'aurore illumine.
Ce soir, on trouvera, près du bord consterné,
Le couple enseveli sous l'onde, l'œil tourné
Vers le ciel d'où descend la clémence divine.

Un double suicide, hélas ! a profané
Le pur cristal du lac que l'aurore illumine.

Et la vague et le vent, qui charmaient les échos,
Gémissent par moments comme un glas funéraire.
La nature attristée a de poignants sanglots
Pour pleurer sur la mort de ceux qui dans les flots
Ont cherché du suprême oubli l'ivresse amère…
Et la vague et le vent, qui charmaient les échos,
Gémissent par moments comme un glas funéraire.

L'avalanche

Un jour du mois de mars sur le flanc des Rocheuses.

Le soleil éclatant fond les couches neigeuses
Enveloppant les monts couronnés par l'éther.
Pas un souffle de vent ne tressaille dans l'air.
Pas un nuage au ciel ne fait tache.
Un silence Inexprimable dort sur l'étendue immense.
On dirait que la paix des temps originels
A toujours habité les glaciers éternels.
Dans les plis sinueux et clairs de chaque pente
Comme un boa d'argent un ruisselet serpente ;
Et sur les gorges plane une rose vapeur.
Mais soudain, au milieu de ce calme trompeur,
Où l'on entend à peine un gazouillis d'eau vive,
Éclate le sifflet d'une locomotive.
Un train de voyageurs s'avance… Le voici
Qui sort en rugissant d'un massif obscurci
Par la fumée aux flots tourbillonnants qu'exhale
Le grand monstre de fer. Plus prompt que la rafale
À travers l'infini du brumeux océan,
Il rase l'entonnoir d'un abîme béant

Dont la profondeur sombre et morne est insondable.

Tout à coup un fracas sinistre et formidable
Retentit, dominant les mille bruits d'enfer
Du convoi tortueux sur les longs rails de fer...
Horreur!... Un lourd fragment d'un glacier géant glisse...
Et les pesants wagons dans l'affreux précipice
Croulent, tordus, troués, réduits en mille éclats,
Cent malheureux blessés gisent sur le verglas,
Affolés de douleur, éperdus d'épouvante;
Et parmi les lambeaux de chair encor vivante,
Parmi les ais, les freins, les ressorts, les essieux,
Des bras désespérés se tendent vers les cieux,
Des cris et des sanglots dans des râles s'éteignent.

Un grand fauve de loin flaire les corps qui saignent
Dans la neige roulant en épais tourbillons
Sur la pente traîtresse; et demain les rayons
Du soleil matinal, glissant au fond du gouffre,
En vain y chercheront le voyageur qui souffre,
N'y verront se mouvoir que les lynx et les ours.

Par moments, tout se tait dans les défilés sourds:
Seuls les sinistres cris des hiboux sous les arbres
Profilant leurs troncs froids et blancs comme des marbres,
Interrompent le long silence du désert
Farouche et monotone où le regard se perd.
Rien de plus saisissant que ce silence morne
Planant comme la mort dans l'espace sans borne;
Et l'on dirait que l'air même est tout attristé
Par ce coup si brutal de la fatalité.

Maintenant le vent pleure à travers les Rocheuses,
Tous les agonisants et les morts entassés
Hélas! sont disparus sous les replis glacés
Du suaire tramé des fils de l'avalanche

Qui d'instant en instant choit d'une cime blanche.
Et de même qu'on croit parfois sous terre ouïr
Ceux que le fossoyeur se hâte d'enfouir,
Il nous semble, penchés sur la nouvelle tombe,
Entendre de l'abîme, où déjà le soir tombe,
Monter une plaintive et poignante rumeur.
Enfin tout bruit au loin décroît, s'efface et meurt.
Et, comme pour cacher l'horreur de ce désastre,
Une nuit glaciale, où ne brille aucun astre,
Où pas un être humain ne bouge, pas un seul,
Sur le blanc précipice étend son noir linceul.

Resurrexit

Resurrexit !... Un ange a renversé la pierre
Qui recouvrait hier le tombeau du printemps.
Floréal est vainqueur des glaces, des autans,
Et son flamboîment fait clignoter la paupière.

En larges nappes d'or s'épanche la lumière
Sur nos bois que la neige a voilés si longtemps.
La fleur brille, et les cœurs aux espoirs éclatants
Se rouvrent comme aux feux du ciel la primevère.

Et souvent notre œil voit, dans le ravissement,
La nuit, irradier au fond du firmament
Les sables lactescents du chemin de Saint-Jacques.

Tout chante et resplendit sous le flambeau vernal,
Et la forêt, le champ, la colline et le val
Ont l'éclat triomphant d'un clair matin de Pâques.

Au fond du bois

Au fond du bois. Je rêve, assis, distrait, au bord
D'un ruisselet, humant le capiteux arôme
Qu'un souffle tropical promène sous le dôme
Des vieux arbres pensifs et mornes du grand Nord.
À travers les rameaux le soleil fane et mord
Les mousses et les fleurs dont l'air dormant s'embaume.
Sur l'immensité plane un silence de mort.
Le tronc du bouleau semble au loin un blanc fantôme.
L'onde, en le frôlant, berce à peine le roseau.
Pas un souffle de vent ! pas un babil d'oiseau !
Rien sous le ciel ne rompt cette sauvage extase.
Un grand papillon bleu, vivant saphir ailé,
Effleure, autour de moi, le gazon constellé,
Ou lentement voltige au fil de l'eau qui jase.

Après l'hiver

Germinal a fondu la neige, les glaçons,
Et, pour chasser autans, brouillards et feuilles sèches,
Pour rendre à la forêt sa sève et ses chansons,
Le soleil lancera demain toutes ses flèches !

Les grands bœufs amaigris ont déserté leurs crèches
Pour paître en liberté les renaissants gazons ;
Et les troupeaux bêlants vont mirant leurs toisons
Au limpide cristal des eaux pures et fraîches.

Derrière sa charrue au soc étincelant,
Le laboureur hâlé foule d'un pas très lent
Le pré qui fume aux feux que le printemps épanche.

Une âcre senteur court dans la brise de mai,

Et le bois qui bourgeonne est déjà parfumé
Comme la nef qu'emplit tout l'encens du dimanche.

L'approche du soir

Le soleil est tombé derrière la colline
Que reflètent les eaux limpides du lac bleu.
Le jour agonisant jette comme un adieu
Quelques lambeaux de pourpre à l'onde cristalline.

Des flots vers l'éther monte une brume opaline,
Comme l'encens s'élève aux voûtes du saint lieu.
L'or du couchant s'altère et pâlit peu à peu.
Sous le taillis du bord la lumière décline.

Pas un souffle de vent n'effleure le miroir
Où s'étend, solennel, le silence du soir.
Tout semble prier, onde, arbre, roc, prêle, ortie...

Et, se mirant au clair saphir du lac dormant,
La lune, qui blanchit le bord du firmament,
Sur l'autel de l'azur brille comme une hostie.

Vinum divintus

À madame C. P.

La jeune mère, avec son fils, sur le gazon
Du parc vient de humer la brise printanière.
Le soleil moribond de sa lueur dernière
Empourpre vaguement le bord de l'horizon.

À peine le baiser du vent met un frisson
Dans les arbres mirant leurs fronts dans la rivière.
L'ombre déjà brunit bois, pré, rocher, buisson...
C'est l'heure où les petits enfants font leur prière.

Et la jeune femme a mis son Paul à genoux,
A joint ses mains, et lui souffle des mots très doux
Qu'elle veut comme un vin du ciel lui faire boire.

Et, prêt à recueillir la divine liqueur,
L'ange tend, radieux, le vase de son cœur
Parfumé comme un lis et pur comme un ciboire.

À Edmond Rostand

Auteur du *Chantecler*

Tu voulus affirmer dans ton drame nouveau
Que le coq nous rappelle encor l'âme française.
Erreur ! Non, maître, non, ce n'est pas cet oiseau
Qui peut symboliser, après Quatre-vingt-treize,
Celle dont le vol, fier comme la Marseillaise,
L'emporte au grand soleil éblouissant du Beau[*].

[*] Monsieur Chapman dans son poème n'a nullement voulu mettre en doute la valeur du dernier drame de monsieur Rostand. Il a simplement saisi l'occasion de l'apparition de *Chantecler* pour reprendre le thème du grand idéaliste Émile Trolliet, qui a prétendu que de l'alouette et du coq gaulois il préférait le premier oiseau comme incarnation de la France. (NdÉ).

Le coq est un pédant, un chanteur ridicule,
Qui se bat sans raison et frappe comme un sourd.
Dressé sur ses ergots de l'aube au crépuscule,

Il cherche à dominer toute la basse-cour.
On dirait qu'il se croit le rival du vautour,
Et le capon devant le dindon capitule.

Cruel, jaloux, vulgaire, impuissant à planer,
Il ne s'élance pas vers l'astre qui flamboie.
Sur le sol poussiéreux il aime piétiner ;
À gratter un parterre il met toute sa joie ;
Il cherche dans le faible une facile proie,
Et souvent ses méfaits le font emprisonner.

Non, non, ce triste oiseau pour moi n'est pas la France.
L'alouette plutôt incarnera toujours
Le grand peuple, amoureux du vin de l'éloquence,
Que charmaient les accents naïfs des troubadours,
Qui voit tout, du sommet orgueilleux de ses tours,
Et le premier vola dans l'étendue immense.

L'alouette hardie est fille du soleil.
Ne gazouillant jamais qu'aux rayons de l'aurore.
Elle va vers l'éther pour chanter le réveil.
Elle monte, elle monte et monte encore, encore...
Puis elle fait pleuvoir dans l'air calme et sonore
Les notes d'un refrain sans fin et sans pareil.

Le doux poète ailé, dans ses envols sublimes,
Embrassant du regard toute l'immensité,
Voyant au loin décroître et s'effacer les cimes,
S'aplanir de la mer le grand flot tourmenté,
Applaudit l'homme au champ d'un cri plein de gaîté,
Nargue l'aboi des loups et l'horreur des abîmes.

Comme l'oiseau gaulois dans l'infini du ciel,
La France dit un chant qui jamais ne s'achève...
Jetant aux travailleurs un vivat fraternel,
Dans les sphères de l'Art toujours elle s'élève,

Et, l’œil vers l’Idéal, sur les ailes du Rêve,
Se rit des envieux qui lui crachent le fiel.

Oui, la France ressemble à la libre alouette
Dont le trille, au matin, éclate le premier
Et fait taire aussitôt le hibou, la chouette…
Non pas au coq banal, stupide et chicanier,
Qui, roi de basse-cour, trône sur un fumier,
Et, ne pouvant monter, se moque du poète.

Elle ne prétend pas, comme ton Chantecler,
Faire lever l’aurore. Étant lumière et vie,
Elle lance partout un fécondant éclair ;
Et si ses chants d’amour, que chaque peuple envie,
Cessaient de caresser son oreille ravie,
L’Europe ne serait bientôt qu’un morne enfer.

Non, non, le coq n’est pas l’oiseau qui nous rappelle
La nation planant sur les plus fiers sommets…
C’est la reine des airs, la sœur de l’hirondelle,
Qu’à l’aube nul rival ne devance jamais,
Qui chante au firmament pour dire de plus près
Au maître souverain sa chanson immortelle.

Les Fleurs de givre,
poésies de William Chapman (1850-1917),
sont parues aux éditions de la *Revue des poètes,*
à Paris, en 1912.

ISBN : 978-2-89668-691-9
© Vertiges éditeur, 2018
– 0692 –